

appelée *bouillon blanc*, du vin et de la graisse de porc, et d'en frotter la plaie avec une éponge.

Après avoir parlé de toutes les maladies qui proviennent naturellement par l'altération des humeurs du corps du cheval, à l'occasion, ou d'un mauvais air qu'il respire, ou de mauvaise boisson, ou de mauvais alimens, ou d'une fatigue outrée, il est à propos, pour clore ce traité des maladies internes, de dire quelque chose de deux maladies fâcheuses qui ne doivent point leur origine à ces causes communes à toutes les autres maladies.

Ces deux maladies sont l'empoisonnement des bestiaux, et la morsure faite à ces mêmes animaux par d'autres, ou venimeux, ou enragés; car on peut réduire ces deux espèces d'animaux mal-faisans à une seule, si l'on considère la promptitude avec laquelle le mal qui en provient fait son progrès, s'accroît et se communique, et la manière dont on y remédie.

Quand un cheval perd tout d'un coup l'appétit et enfle par-tout le corps, c'est un grand préjugé pour croire qu'il a avalé parmi le foin ou l'herbe, ou autre nourriture, quelque chose de venimeux. Quoiqu'il soit très-difficile de remédier au poison, tant parce que de sa nature il détruit promptement les organes, que parce que rarement sait-on quel il est, et par conséquent sa nature, et encore moins le remède: cependant comme la plus grande partie des poisons sont caustiques, brûlans, ou corrosifs, ou coagulans, on va indiquer une manœuvre qui doit réussir dans la plupart de ces cas différens, parce que faute d'avoir l'antidote particulier de chaque espèce de poison, si l'on peut empêcher que l'effet du venin ne se développe, on produira le même effet que pourroit faire un con-

tre-poison. C'est ce qu'on a lieu d'attendre du remède suivant, qui est capable d'engluier et d'empêcher ce qui se trouve dans l'estomac, et d'en empêcher par conséquent l'action.

Prenez jus de bouillon blanc, huile de noix, de chacun deux onces, mêlés ensemble, pour les faire avaler au cheval. Il faut lui faire prendre par-dessus une chopine de vin blanc, et lui donner plusieurs fois par jour des lavemens laxatifs. Si le cheval n'étoit pas soulagé par ce breuvage, il faudra en ce cas avoir recours au suivant.

Prenez orviétan ou thériaque de Venise, confection d'hyacinthe, huile de noix, de chaque deux onces. Délayez le tout ensemble dans une pinte de vin blanc, que vous ferez prendre au cheval.

### ARTICLE III.

#### *Des maladies de l'arrière-main.*

#### DU CHEVAL ÉPOINTÉ, ÉHANCHÉ, ET DE L'EFFORT DU JARRET.

L'on appelle un cheval éhanché, lorsqu'il a fait un effort à la hanche. Le cheval, dans cet effort, peut se démettre le fémur; il peut aussi n'y avoir point de dislocation. On distingue la dislocation, en ce que la tête du fémur étant sortie de la cavité cotyloïde de l'os des hanches, elle laisse paroître un creux à la fesse proche du tronçon de la queue; cette marque est une preuve certaine du déplacement de l'os. L'une et l'autre situation sont très-fâcheuses pour le cheval, et très-périlleuses; mais la dislocation l'est le plus, sans contredit. On traite la première comme les entorses ou comme l'effort des reins, avec des charges spiritueuses, balsamiques, et résolatives; mais la seconde est presque incurable, ou si on guérit, c'est par ha-

sard. Voici la manœuvre des maréchaux pour en faire la réduction. Ils attachent au pied du cheval une forte longe qui environne l'extrémité du pâturon : il faut que cette longe soit fort longue, afin que le cheval puisse faire quelques pas sans entraîner l'autre extrémité, que l'on attache à une branche flexible d'un buisson. Quand tout cet appareil est prêt, on fait partir brusquement le cheval à grands coups de fouet, et étant surpris par cette longe qui le retient au milieu de sa course, et à laquelle il ne s'attend pas, il la tire avec violence, mais en la tirant, il s'allonge fortement la cuisse, et l'os dans le moment, revenant vis-à-vis de sa cavité, peut y rentrer, mais il peut-aussi n'y rentrer pas, et c'est double mal. Il faut que la branche du buisson ne soit pas trop forte, afin que de la saccade le cheval puisse la rompre ou l'emporter. C'est pourquoi quelques maréchaux préfèrent une roue chargée de moellons, pierres ou autres choses pesantes, à la branche du buisson, qui peut faire trop de résistance, et ne cède pas comme cette roue, qui est fort bien imaginée. Mais malgré toutes ces attentions et manœuvres, on guérit peu de dislocations par ce moyen. Les mouvemens et les forces ne sont pas assez mesurés, et pour faire une réduction, le trop est aussi dangereux que le trop peu de forces : c'est pourquoi on y réussit rarement. Après cette opération, quand elle réussit, on fortifie la partie avec des linimens spiritueux, comme essence de térébenthine et eau-de-vie, et charges, dont il est parlé aux efforts des autres parties.

Au jarret, les os ne se démettent point ; mais le gros tendon, qui va s'insérer à la tête du jarret, souffre quelquefois une si violente extension, que la jambe paroît pendante, sur-tout quand il range

la croupe. On reconnoît encore cette maladie à la douleur et à l'enflure de la partie. Cette maladie peut arriver par les violens efforts que fait un cheval dans le travail du maréchal, ou dans des terres grasses et fortes, ou par des causes semblables. La cure est la même que des précédens efforts, excepté que l'on pratique la saignée au plat de la cuisse, et ensuite celle au cou, crainte de fourbure, et après quoi on emploie le séton et le feu pour dernière ressource.

Tous ces efforts proviennent d'avoir trop étendu la cuisse ou le jarret, ou de chutes, et particulièrement lorsque les chevaux sont trop chargés, et qu'ils sont tellement engagés, qu'ils ne peuvent faire que des efforts inutiles pour se relever.

Toutes ces meurtrissures ou extensions, ou contusions violentes, soit au grasset, soit à la corne de l'os des îles ou des hanches, ou sur l'emboîture du fémur, dans la cavité cotyloïde, demandent le repos, la saignée, les linimens apiritueux, et les charges fortifiantes par dessus, telles que la suivante.

Prenez semence de lin pilé, poix résine, poix noire, térébenthine, huile d'olive, miel, de chacun huit onces ; lie de vin, une pinte. Il faut faire cuire le tout ensemble, l'espace d'une bonne demi-heure ; ensuite vous le retirerez du feu et le remuerez jusqu'à ce que cela soit en état d'être appliqué sur la partie alligée. Vous y en mettez deux fois par jour ; et à chaque fois vous y mettez du papier brouillard par dessus, ou de la vessie, ou du parchemin mouillé, pour que le remède se maintienne. La même emmiellure est bonne pour les jambes travaillées. En continuant ce remède dix ou douze fois, on a lieu d'espérer du soulagement ;

mais il ne faut pas que le cheval se couche, non plus qu'en faisant le remède suivant.

Prenez poix résine, poix grasse, poix noire, térébenthine, miel, vieux-oing, huile de laurier, de chaque quatre onces; lie de vin, huit onces. Le tout étant bien cuit ensemble, vous y ajouterez, en le retirant du feu, esprit de térébenthine, huile d'aspic, huile de pétrole, de chaque deux onces; bran-de-vin, huit onces: le tout lié ensemble en consistance d'onguent.

*De l'enflure de la cuisse.*

Il y a trois causes ordinaires de toutes les enflures qui surviennent, tant à la cuisse qu'aux jambes: le coup, la foulure, et la fluxion. Nous avons dit, en parlant des atteintes et de la nerf-férure, que les enflures provenant de coups ou de meurtrissures, demandoient des résolutifs spiritueux: les foulures, des remèdes astringens d'abord, et ensuite adoucissans; et les fluxions demandent des remèdes, tant internes qu'externes, qui puissent dissiper les humeurs et détourner leur cours. C'est pourquoi, si cette humeur vient d'une fluxion gagnée dans l'écurie, comme les jeunes chevaux y sont sujets, ce qui est un reste de gourme qu'ils n'ont pas bien jeté, il faut en venir à la saignée, donner au cheval les breuvages cordiaux prescrits dans la gourme, et mettre des emmiellures convenables sur la partie enflée, comme l'onguent de Montpellier, fondu avec la poix noire, ou bien une charge faite avec demi-livre de poix noire, autant de poix grasse, autant de térébenthine commune, environ un litron de farine, et demi-livre de sain-doux; et en cas que la partie enflée fût froide, ce qui est un très-mauvais signe, vous y ajouteriez un quarteron d'huile de laurier.

*Du fondement qui tombe, ou qui sort.*

Cette maladie est un prolongement et un relâchement des muscles releveurs de l'anus ou fondement, et d'une partie de l'intestin, ce qui arrive par faiblesse des parties, mais beaucoup plus souvent par irritation, comme à la suite d'un ténésme, d'hémorroïdes ou de l'amputation de la queue. Lorsque l'enflure paroît un peu considérable, elle est très-dangereuse, parce que la gangrène est à craindre dans cette partie, si elle vient à se refroidir, ce qui est le signe de cet accident. Il y a des auteurs qui recommandent de piquer le siège avec une aiguille; mais une piqûre, qui ne peut dégorger beaucoup de sang, est capable d'irriter encore bien plus. Il faut saigner le cheval et frotter l'anus avec huile ou onguent rosat. Et encore mieux, étuver souvent cette partie avec une forte décoction de mauve, de guimauve, d'oignons de lis et de bouillon blanc, si le mal provient d'irritation, et réitérer souvent dans le jour la fomentation, avec une éponge trempée dans cette décoction, dont on donnera même deux ou trois lavemens par jour, en ajoutant à chaque un quarteron de beurre. Si, au contraire, ce prolongement venoit d'un relâchement des parties, on feroit, pour la fomentation, une décoction astringente, avec une poignée de sumac, autant de roses de provins, autant d'écorces de grenade sèches, et deux onces d'alun, que l'on fera bouillir dans dix pintes d'eau, et réduire à cinq, pour en bassiner souvent le fondement avec l'éponge.

*De la chute du membre et de la matrice, de la rétention, et de l'incontinence d'urine.*

L'on appelle, fort improprement, chute de

membre et de la matrice, lorsque ces parties paroissent relâchées et sortir à l'extérieur plus qu'elles ne doivent. Quand le cheval a uriné, la verge doit rentrer dans le fourreau. Quand il ne le fait pas, c'est, ou par relâchement, ou par irritation. Quand cela arrive par relâchement, c'est précisément ce qu'on appelle *chute de membre*. Quand cela vient par irritation, c'est un priapisme : on dit de ces chevaux, qu'ils sont barrés. Cette violente érection cause une si grande inflammation, que tout le reste du corps devient enflé, et que les testicules rentrent entièrement.

Les cavales ne sont pas exemptes d'une maladie fort approchante, que l'on appelle *chute de matrice*, qui n'est cependant pas la chute de cette partie, mais le relâchement du canal qui conduit à cette partie, que l'on nomme *le vagina*. Cette infirmité, qui est ordinairement la suite d'un accouchement laborieux, quand elle est considérable, cause des suppressions d'urine, et la gangrène est toujours à craindre dans ces accidens. Cette maladie s'appelle aussi *hernie* ou *descente de matrice*.

Tant pour les chevaux que pour les cavales, il faut user de lavemens avec le lait et le miel commun, et adoucir la partie avec onguent rosat, ou huile rosat, ou huile d'hypéricon, et mettre le cheval au son et à l'eau blanche, et lui ôter le foin et l'avoine. Si l'inflammation étoit considérable, et qu'on eût lieu de craindre la mortification, il faudroit bassiner avec eau vulnéraire ou eau-de-vie, dans un verre d'eau tiède.

Si c'étoit un cheval barré, vous le meneriez à l'eau courante, le matin et le soir, et l'y laisseriez, suivant la fraîcheur de l'eau, plus ou moins long-temps. S'il arrive suppression d'urine aux ca-

vales, à l'occasion d'un travail laborieux, lorsqu'elles mettent bas un poulain, cet accident peut également leur arriver aussi bien qu'aux chevaux, par d'autres occasions. Lorsqu'on force un cheval de trotter ou de galoper, lorsqu'il a besoin de pisser, et que faute de s'apercevoir de son besoin, on ne lui donne pas le temps de satisfaire à cette nécessité naturelle, la vessie se remplit et se tend outre mesure, ce qui peut causer une inflammation considérable et très-dangereuse, et obligeroit à faire des saignées, à donner des lavemens rafraichissans, et à mettre le cheval à l'eau blanche, et sur de la litière fraîche. Cet accident, qui est très-dangereux, arrive plus communément à des chevaux travaillés d'une incommodité tout opposée, c'est l'incontinence d'urine, parce qu'ayant, plus souvent que d'autres, besoin de s'arrêter pour pisser, et le cavalier n'y faisant pas attention, ils souffrent davantage ; c'est pourquoi, pour prévenir ces accidens, souvent funestes, il faut tâcher de les rendre capables de garder leur urine un peu plus long-temps, et pour cela on leur fait prendre, pendant un mois ou cinq semaines, la poudre suivante.

Prenez deux onces de têtes ou fleurs de bardane, ou glouteron, c'est le *lappa major* ; faites-les mettre en poudre très-fine, que l'on passera au tamis de soie, et mêlez-la avec autant de poudre de réglisse ; faites infuser le tout dans une pinte de vin sur les cendres chaudes le soir, et le faites prendre le lendemain à jeun au cheval. On peut encore donner ces quatre onces de poudre en deux prises, à sec, dans le son ou dans l'avoine, le matin et le soir.

Il est important que cette poudre soit passée au

tamis de soie, parce que sans cela elle feroit tousser le cheval très-violemment.

Si le cheval pissoit le sang, vous emploieriez la préparation suivante.

Faites bouillir trois grosses poignées de son dans huit pintes d'eau, que vous réduirez à cinq. Passez cette décoction, et y faites bouillir une cinquantaine de figues, et réduire votre décoction à quatre pintes. Pilez d'autre part, dans un mortier de marbre, une once de semence de melon mondée, et une once de graine de citrouille, et versez, à mesure que vous pilerez, votre décoction goutte à goutte. Vous verserez par inclination l'eau blanche qui surnagera dans le mortier, et pilerez de nouveau ce qui restera dans le mortier, en versant de même, jusqu'à la fin, votre décoction goutte à goutte, et y ajoutez sur chaque pinte une once et demie de sirop de nénuphar. Faites-en prendre une pinte le matin, et autant le soir. En été, il n'en faut faire qu'une prise à la fois, parce que cette liqueur s'aigriroit du matin au soir. Il faut continuer ce remède quelque temps, même après la guérison; et pendant le cours de la cure, il faut que le cheval ne soit nourri que de son chaud ou d'orge écrasée au moulin, et de paille de froment, sans foin ni avoine.

#### *Des hernies.*

En parlant de l'enflure dessous le ventre, et de celle des bourses dans les maladies du corps, nous avons dit que celle-ci provenoit quelquefois d'un effort, c'est ce qu'on appelle précisément *hernie* ou *descente*. C'est lorsqu'un des intestins, trop comprimé dans le ventre, par l'effort des muscles, cherchant à s'échapper, force la partie la plus faible du péritoine, à l'endroit où passe le cordon

des vaisseaux spermatiques, et descendant le long de ce cordon, vient joindre, par son poids, le testicule qui est dans la bourse du même côté, et fait avec lui une tumeur si considérable, qu'elle met le cheval en danger de perdre la vie, s'il n'est promptement secouru.

Il faut, aussi-tôt que l'on s'en aperçoit, tâcher de faire rentrer la tumeur. Si l'on n'en peut venir à bout, il faut jeter le cheval par terre sur un terrain mou; ce qui se fait en lui mettant les entraves, puis le renverser, et lui écarter les jambes de derrière, pour tâcher de faire la réduction du boyau; et quand elle est faite, appliquer dessus les bourses, pour les resserrer, et raffermir aussi le péritoine, l'émimellure rouge, qui se compose ainsi: prenez suif de mouton, une livre et demie, graisse de chapon ou de cheval, ou sain-doux, une livre, huile tirée des os de bœuf ou de mouton, ou, au défaut, huile de lin ou d'olive, demi-livre; gros vin rouge le plus foncé, deux pintes, poix noire et poix de Bourgogne, de chaque une livre; huile de laurier, quatre onces; térébenthine commune, une livre; cinabre en poudre, quatre onces; miel commun, une livre et demie; sang-dragon, trois onces; onguent de Montpellier, demi-livre; eau-de-vie, demi-setier; hol sin ou du levant en poudre, trois livres.

Ayez un chaudron ou une bassine, et mettez dedans le suif, la graisse de chapon, l'huile des os et le vin; faites cuire, à petit feu, tous ces ingrédients, jusqu'à ce que le vin soit consumé, remuant de temps en temps, puis mettez les poix, faites-les fondre, et ajoutez l'huile de laurier et l'onguent de Montpellier. Retirez du feu, et y mettez alors la térébenthine, et la remuez bien; ensuite mélangez bien le sang-dragon, après cela

le miel, et enfin le bol, en poudre fine; depuis que la matière est hors de dessus le feu, il ne faut cesser de la remuer, jusqu'à ce qu'elle soit totalement refroidie. Quand elle est froide, ou presque froide, vous y jetez un demi-setier de la plus parfaite eau-de-vie; et pour y donner du corps, vous y ajoutez suffisante quantité de fine fleur de farine de froment. Cette composition est un peu longue à faire, mais en récompense elle se garde un an, et son usage est si excellent, que, si ce n'étoit la cherté des ingrédients, nous l'emploierions par-tout où nous prescrivons l'emmiellure commune.

Comme l'onguent de Montpellier entre dans cette composition, et que nous en recommandons souvent l'usage dans plusieurs maladies décrites dans ce livre, nous en donnerons ici la description: il est très-aisé à faire, puisque ce n'est que le mélange de parties égales de populéum, onguent d'althéa, onguent rosat et miel, mélangés à froid dans un vaisseau. Cet onguent est si efficace, qu'il peut suppléer, en cas de besoin, à presque toute charge ou emmiellure. On peut, après avoir appliqué cette charge, ou au défaut de cette emmiellure, appliquer sur les bourses la préparation suivante, qui forme un petit matelas fort astringent.

Prenez racines de grande consoude, écorce de grenade et de chêne, noix de cypres et de galle vertes, grains de sumac et d'épine-vinette, de chacun quatre onces; semence d'anis et de fenouil, de chacun deux onces; fleurs de grenade, camomille et mélilot, de chaque deux poignées, alun cru en poudre, une demi-livre: mettez tout le reste en poudre grossière, et en remplissez un sachet qui puisse envelopper les testicules, et au-

delà; faites piquer ce sachet comme on pique un matelas, et le faites bouillir dans du vin de prunelles ou dans du gros vin de teintes, avec un litron de grosses fèves. Appliquez ce petit matelas tout chaud sur les testicules, et le retenez adroitement par des bandages convenables: si ces remèdes ne suffisoient pas, ou que l'on n'eût ni le temps ni la commodité de les faire, le plus court et le plus sûr seroit de châtrer le cheval.

Soleysel parle d'une espèce de suspensoir fait exprès, par un écuier de sa connoissance, par le moyen duquel des chevaux, qui n'auroient pas pu faire un seul pas, étoient en état de faire des sauts de force. Ce suspensoir tenoit lieu, à ces chevaux, des bandages dont usent les hommes; mais il faut beaucoup d'adresse pour les construire, et cette heureuse invention est perdue: peut-être, avec un peu de soin et d'attention, pourroit-on la retrouver.

#### *Du vessigon.*

Le vessigon est une tumeur de la grosseur de la moitié d'une pomme, plus ou moins, suivant le temps de la formation, située entre le gros nerf ou tenon, et la pointe du jarret, à la partie supérieure et postérieure du canon. Comme il y a un intervalle entre l'os de la cuisse et le gros nerf, en pressant cette tumeur du côté où elle paroît le plus, elle passe par-dessous cette arcade, et se manifeste aisément de l'autre. Ces tumeurs viennent ordinairement de fatigue, et quelquefois le repos seul les dissipe: elles sont sans douleur. Il est vrai qu'elles ne sont pas aisées à guérir; mais ordinairement elles n'incommodent pas beaucoup le cheval dans les commencemens; car, même quand elles sont récentes, on ne s'en aperçoit point lorsque le cheval

plie le jarret. Mais lorsque les deux jarrets sont tendus, et qu'il est campé, la comparaison fait remarquer la différence.

On prétend que les écuries qui sont trop entalés, sont capables de procurer ce mal.

Il vient aussi à la suite d'un effort de jarret, et pour avoir été monté trop jeune. C'est pourquoi la plupart des chevaux normands, qui communément sont montés dès trois ans, y sont fort sujets.

Pour ôter ce mal, il faut résoudre et resserrer; ainsi, prenez trois onces de galbanum et autant de mastie, avec une livre de bol du levant, et en faites une charge avec une pinte de fort vinaigre; ou bien servez-vous du pain chaud et de l'eau-de-vie, comme aux molettes. Si ces remèdes ne réussissent point, ayez recours au feu, pour arrêter du moins les progrès de ce mal. Ou bien, faites l'opération qui se pratique en donnant dessous une pointe de feu qui perce la tumeur dans la partie latérale et inférieure, à l'endroit le plus gros, pour donner l'écoulement aux eaux rousses qui y sont contenues; vous mettrez dedans une tente chargée de suppuratif, et par dessus un emplâtre d'onguent de céruse qui enveloppe tout le jarret, pour resserrer la tumeur et en faire sortir les eaux qui y sont contenues; bassinez ensuite de quatre en quatre heures avec de la lie de vin aromatique, et sondez de jour à autre avec la spatule graissée de basilicum, de crainte que le trou ne se rebouche trop tôt. Il faut avoir soin de saigner le cheval et de le purger, de crainte de fourbure.

#### *De la courbe.*

C'est une tumeur longue et dure, qui occupe le gros nerf ou tendon du jarret à la partie interne, et cause quelquefois enflure et douleur jusqu'au bas

du pied. Cette tumeur est un amas d'humeurs gluantes et visqueuses échappées par la rupture de quelque filament nerveux du jarret, qui aura été forcé par trop de travail, ou dans une grande jeunesse. Elle augmente depuis la grosseur d'une aveline qu d'une noix; jusqu'à un volume excessif, et naît plus bas que le vessigon, dont elle diffère en ce que ses progrès se font en descendant vers la partie inférieure du jarret. Quand elle est récente, on applique dessus un rétoir, c'est ce que les apothicaires appellent un *vésicatoire* pour les hommes; mais si elle est ancienne, le feu même y fait peu de chose; il est pourtant seul capable de l'arrêter. Il est vrai qu'il ne la dissipe pas toujours, mais du moins il empêche le progrès.

Avant que de mettre le feu aux courbes et aux vessigons, on se sert donc du rétoir suivant, qui réussit souvent; prenez une once de racine d'ellébore noir, une once d'euphorbe, une once de cantharides; pulvérisez ces drogues séparément; pour les mêler ensuite toutes les trois ensemble; incorporez le tout avec de la térébenthine de Venise et deux fois autant d'huile de laurier, jusqu'à ce que le mélange soit en consistance d'onguent; lorsque l'on veut s'en servir, il faut raser le poil le plus près que l'on peut, et avec une spatule l'étendre sur la partie; cinq ou six heures après on commencera à voir couler des eaux rousses à travers la peau; le lendemain, il faut, avec la même spatule, ôter délicatement l'onguent de la veille, en remettre de nouveau, et continuer de même pendant sept à huit jours; il ne faut pas que le cheval se couche pendant qu'on lui appliquera le remède, ni encore de sept à huit jours après; il ne faut pas non plus s'étonner si le jarret et la jambe s'enflent, gar au bout de trois semaines, en promenant dou-

cement le cheval tous les jours, la jambe et le jarret désenflent sans y rien faire, et le poil reviendra par la suite comme auparavant.

Quand cette tumeur provient de cause externe (comme d'un effort violent, soit pour avoir arraché avec peine le pied d'un trou ou d'une terre grasse dans laquelle il se sera trouvé retenu, soit en appuyant fortement contre terre pour reculer à quelque voiture que ce puisse être, ou pour soulever un fardeau trop pesant), et que l'on s'en aperçoit sur-le-champ, avant que de se servir du feu et du rétoir, on applique en dehors et en dedans du jarret deux éponges plates imbibées dans le mélange d'une pinte d'urine d'une personne saine, d'une pinte de fort vinaigre, de vin rouge, et de deux onces de sel ammoniac fait à froid. On retient cet appareil autour, sans serrer trop, parce qu'une bande trop serrée fait souvent beaucoup plus de mal que le remède qu'elle contient ne peut faire de bien, et l'on impute au remède le mauvais effet du bandage. Ce remède ne réussit ordinairement que dans les premiers jours après la naissance du mal; quand il est vieux, au lieu de ce mélange de vinaigre, on se sert d'esprit de vin camphré, à la dose d'une once par pinte. Soit que l'on se serve de l'une ou de l'autre de ces compositions, il faut avoir soin de réimbiber plusieurs fois dans le jour les éponges, ce qui se peut faire très-aisément sans lever l'appareil hors de sa place, et continuer une quinzaine de jours, qui est le temps qu'une pareille enflure peut mettre à diminuer. Il ne faut pas oublier, dans le commencement de cette maladie, de pratiquer la saignée au cou, que l'on réitérera, si le mal est grand, avant que de faire celle du plat de la cuisse; mais la saignée deviendrait inutile, si l'on attendoit que le mal fût invétéré.

vétéré. Lorsque l'enflure est diminuée, et l'inflammation passée, et que l'on voit que le cheval boite encore, et n'est pas entièrement guéri, il reste une opération à faire, que des gens expérimentés dans les maladies des chevaux conseillent, avant que de donner le feu, c'est de barrer la veine de la cuisse *en dedans* (voyez, au chapitre des opérations, la manière de pratiquer celle-ci), et si elle ne suffit pas, on a recours au feu, que l'on donne en fougère des deux côtés du jarret.

#### *De la varicose.*

La varicose est une tumeur molle, longue, située ordinairement à la partie latérale interne de la jambe postérieure, vers le pli du jarret, provenant de la dilatation d'une branche de la veine crurale, qui passe en ce lieu. Cette tumeur, dans son origine, n'exécède pas la grosseur d'une noisette ou d'une aveline, et acquiert par laps de temps celle d'une grosse balle de paume. Cette tumeur est roulante et semble n'avoir aucune adhérence entre cuir et chair, et est caractérisée par sa mollesse et son insensibilité. Cette tumeur n'est point de conséquence dans les commencemens, mais elle dépare un cheval, et peut effrayer un acheteur qui ne sait ce que c'est, quoique le cheval n'en boite pas et ne laisse pas de travailler aussi bien qu'à son ordinaire. Cette maladie est, aussi bien que la précédente, le fruit d'un travail outré ou prématuré, ou de quelque violent effort qui, empêchant subitement le sang qui remonte d'achever son cours, érève les valvules et dilate considérablement la veine. De moindres efforts, souvent réitérés, produisent le même effet.

Quelques-uns conseillent de barrer la veine au-dessus et au-dessous, et de frotter l'enflure qui sur-

vient avec de l'huile de laurier; mais à cause de cette même enflure, on devrait préférer deux ou trois raies de feu, qui n'entameroient point la veine, et pourroient la resserrer, ou du moins, comme aux maux précédens, l'empêcher de grossir.

Ni l'un ni l'autre de ces remèdes ne guérissent parfaitement cette maladie.

#### *De l'éparvin.*

On distingue trois sortes d'éparvin: l'éparvin sec, l'éparvin de bœuf, et l'éparvin calleux.

L'on appelle éparvin sec, une maladie du jarret où il ne paroît ni tumeur ni ulcère, mais dont on s'aperçoit aisément, parce que le cheval harpe au sortir de l'écurie, relève sa jambe plus haut que les autres, et la rabat plus vite contre terre. Ce mouvement est si marqué et si sensible, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, parce qu'il a quelque chose qui tient du convulsif. Lorsqu'un cheval a deux éparvins secs, c'est-à-dire, qu'il trousse également les deux jambes, cela ne laisse pas de lui donner de l'agrément pour le manège, mais s'il n'en a qu'à un jarret, il paroît marcher comme s'il étoit boiteux. Les chevaux de chasse ou de campagne qui ont des éparvins, ne sont ni si vîtes ni si commodes que les autres, et quoique ce mal ne soit pas douloureux dans les commencemens, il fait enfin boiter un cheval, et les chevaux de cette espèce ne sont pas bons pour en tirer race.

L'autre espèce, que l'on nomme éparvin de bœuf, parce que ces animaux sont fort sujets à cette maladie, se remarque par une tumeur qui vient sur les petits osselets du jarret, à la partie interne sur la veine (qui est la saphène), comme une espèce de auros, insensible d'abord, mais qui croît avec

le temps considérablement, et est toujours assez molle; le cheval n'en boite pas toujours.

Mais quoique l'on voie quelques chevaux avoir de ces sortes d'éparvins, et n'en pas boiter, il ne faut pas s'y fier, car il y en a une troisième espèce, qui, vraisemblablement, n'est que cette seconde espèce dégénérée ou plutôt augmentée, et qui n'en diffère qu'en ce que la tumeur est dure, calleuse, et que le cheval en boite tout bas. Cette espèce est la pire de toutes, et est très-difficile à guérir.

On distingue l'éparvin de la courbe, en ce qu'il ne vient jamais si haut que celle-ci, et on distingue l'éparvin sec des deux autres, en ce que les chevaux incommodés du premier plient extraordinairement les jambes et avec vitesse, et les autres les plient ou plutôt les étendent aussi avec vitesse, mais les plient très-peu.

Les chevaux fins, comme les barbes, arabes, italiens, portugais, espagnols, montagnards, ou nourris dans des terrains chauds et arides, sont plus sujets à l'éparvin sec. Les chevaux de Hollande, de Normandie et autres, nourris dans des pâturages gras et humides, sont plus sujets aux deux autres espèces.

Comme l'éparvin sec n'est autre chose qu'une grande roideur dans le jarret, on emploie tout ce qu'il y a de plus émollient pour assouplir cette partie, et en rendre les ressorts plus lians.

Vous n'avez qu'à prendre un demi-verre de quelque huile émolliente, comme huile de lis ou autre, avec un verre de vin, battre le tout ensemble et oindre le jarret.

Il y a des gens qui, pour ce mal, barrent la veine et coupent le nerf qui est à côté de la veine, ce que quelques-uns assurent avoir vu réussir sur-le-champ. Cette observation donneroit lieu de penser

que ce mal ne seroit qu'un desséchement ou obstruction du nerf, qui se raccourcit, et tient la partie comme bridée; vous observerez aussi, qu'en parlant ici du nerf, nous entendons proprement le nerf et non le tendon. C'est pourquoi nous avons employé le mot de tendon, de crainte d'équivoque, par-tout où il convenoit, quoique ce mot soit peu connu dans la cavalerie, et qu'on y substitue ordinairement celui de nerf, qui est impropre.

Les marchands de chevaux se servent, pour toutes les grosseurs du jarret, d'un mélange de blancs d'œufs, de vinaigre et de terre glaise; mais le bol qui coûte un peu plus, est aussi plus efficace, et par conséquent préférable. Mais tous ces remèdes ne font que pallier le mal pour quelques jours; il faut donc avoir recours au feu, qui est le seul remède efficace pour ce mal, lorsqu'il paroît une tumeur, c'est-à-dire, pour les deux autres espèces d'éparvins. On le donne de deux manières différentes. On se sert du cautère actuel et du cautère potentiel. On appelle cautère actuel, celui que l'on donne avec des instrumens de fer, de cuivre, d'argent ou d'or rougis au feu, et pour brûler la peau et fondre des tumeurs qui se trouvent dessous, ou resserrer des parties relâchées, par la bride que forme la cicatrice.

Le cautère potentiel est ce que les maréchaux appellent feu mort ou feu mourant, et est plus fort et plus pénétrant que le rétoir, qui a le degré d'activité du vésicatoire dans la médecine pour les hommes, qui n'enlève que la surpeau ou l'épiderme, avec leur poil (qui revient ensuite), au lieu que le feu mort est précisément ce que l'on nomme cautère, caustique, escarotique, etc. Ce remède, beaucoup plus puissant, brûle insensiblement ou fait tomber en pourriture la portion de peau et de chair

qu'il pénètre au travers de la peau; cette portion de chair brûlée ou pourrie s'appelle (lorsqu'elle vient à se séparer de la chair vive et à tomber) *escarre*. On se sert de ce genre de remède pour les éparvins. Il y en a une infinité d'espèces. On se contentera d'en rapporter deux, dont le succès est connu par l'expérience. Faites rougir au feu cinq ou six morceaux de tuile arrondis, de la grandeur d'un écu. Renversez le cheval par terre, et après avoir frappé ou frotté l'éparvin avec un bâton ou le manche du brochoir, vous prendrez avec des tenailles ces morceaux de tuile rouges, et les envelopperez l'un après l'autre d'un linge imbibé de vinaigre, ensuite vous les appliquerez sur l'éparvin, et les y laisserez quelque temps. Il faut réitérer cette opération jusqu'à ce que l'on s'aperçoive que le poil tombe, pour peu qu'on le tire; cela fait, il faut laisser quelque temps le cheval en repos, il tombera de cet endroit une escarre, qu'il faudra frotter avec un mélange composé de saindoux et de miel, pour faire revenir le poil.

Quoique le précédent remède ait fort souvent réussi, celui-ci est aussi bon, même plus efficace et moins embarrassant. C'est un onguent caustique, qui est bon pour toutes sortes de grosseurs et duretés d'où l'on veut faire tomber une escarre, pour les fondre par suppuration. Prenez euphorbe, sublimé corrosif, ellébore noir, cantharides et mercure vif, de chacun une once; fleur de soufre, deux onces; huile de laurier, six onces. Mettez le tout en poudre fine; distillez le mercure dans la fleur de soufre, à force de broyer, jusqu'à ce que le mercure n'y paroisse plus; ensuite vous mêlerez le tout avec l'huile de laurier, pour en faire un onguent, duquel vous vous servirez sur l'éparvin, sur les autres duretés que vous voudrez dissiper,

Après en avoir rasé le poil, il faut en appliquer une fois par jour pendant trois jours, ce qui ne manquera pas de faire tomber une escarre, pour laquelle vous vous servirez de la même pommade susdite de miel et de sain-doux, pour y faire revenir le poil. Si ces remèdes ne réussissent pas, ou que l'on se détermine d'abord à donner le feu avec des fers chauds, ce que l'on est quelquefois obligé de faire, après avoir employé inutilement les autres remèdes, il faut avoir soin de laisser reposer un cheval au moins une quinzaine de jours, ou plutôt jusqu'à ce qu'il ne boite presque plus; car si on lui donnoit le feu dans ce temps, il ne guériroit jamais, et oindre tous les jours la tumeur avec la pommade susdite.

*Du jardon ou de la jarde.*

C'est une tumeur calleuse et dure, qui fait une grande douleur à la jointure où elle vient: elle est quelquefois si grande, qu'elle embrasse la partie interne et externe du jarret, et monte quelquefois au-dessus des osselets. Cette maladie vient encore plus bas que la courbe, et commence par le dehors du jarret.

Elle est communément héréditaire; elle peut être cependant le fruit d'un effort, comme d'un arrêt trop subit au bout d'une course précipitée.

Il n'y a guère d'autre remède à ce mal, que le feu; cependant pour le donner avec succès et de façon qu'il paroisse moins, on peut amollir la partie avec des emplâtres résolutifs, tels que le *Diachilon cum gummi*, et le *diabotanon* mêlés ensemble, et un tiers d'onguent d'althéa. Au bout de sept à huit jours, vous trouverez la dureté amollie, et peut-être même dissipée; mais comme il est impossible que ce soulagement soit de du-

rée, que le mal soit dissipé ou non, on met le feu dessus en forme de plume, et on barre la veine avec le feu légèrement, dans deux ou trois endroits.

*Du capelet et de l'éperon.*

On appelle *capelet* de petites tumeurs qui viennent au bas de la partie postérieure du canon. Mais ce nom est plus particulièrement consacré à une tumeur, qui vient sur la pointe du jarret, qui ne fait pas grande douleur dans l'abord, et provient, ou de coups, ou de ce que le cheval s'est frotté contre quelque chose de dur, comme il arrive aux chevaux de carrosse qui se donnent des coups ou se frottent aux panonniers, aux piliers, ou aux barres de l'écurie. On guérit ce mal assez aisément dans les commencemens, et il ne le faut pas négliger alors, parce que l'on n'en vient pas aisément à bout quand il est vieux, et que le cheval n'est pas capable d'un grand travail.

L'éperon est une tumeur provenant de cause assez semblable, mais dans un lieu différent. Son siège est sur les muscles, membranes et tendons du jarret, qui vont aboutir à ce qu'on appelle la pointe ou la tête du jarret. Ce mal, dans les commencemens, est peu de chose, et se peut guérir avec l'eau fraîche seule, ou l'eau-de-vie camphrée; mais dans le *capelet*, la contusion étant faite sur des parties membraneuses, appliquées et tendues fortement sur les os, la douleur en est beaucoup plus vive, et les conséquences plus fâcheuses.

Pour emporter ce mal, il faut frotter plusieurs jours de suite la tumeur avec de l'eau-de-vie camphrée, ensuite y appliquer la charge du vessigon, ou bien un mélange de parties égales d'esprit de térébenthine et de vinaigre de vin, ou au défaut,

de savon ordinaire fondu dans de l'eau-de-vie, ou encore d'un mélange de deux livres de vinaigre de vin, autant d'urine d'un jeune homme sain, et d'un quarteron de sel ammoniac, dans lequel on imbibe une éponge que l'on applique sur le mal, et que l'on y retient avec une vessie mouillée et des bandes plates. Si cela ne suffit pas, vous userez de l'emplâtre de Solcysel, qui est excellent pour ce mal. On le compose ainsi :

Prenez galbanum, une once, gomme ammoniacque, trois onces, opopanax, une once et demie ; faites infuser le tout pendant deux jours entiers dans une chopine de vinaigre chaud, puis faites cuire jusqu'à ce que le vinaigre soit à moitié consumé, et le passez chaud à travers un linge, puis remettez ce mélange sur le feu pour le faire épais-sir, et quand il commencera à s'épaissir, ajoutez-y poix noire et poix résine, de chaque quatre onces, térébenthine, deux onces ; mêlez le tout, et en faites un emplâtre que vous lui appliquerez sur le mal, et vous le renouvellez tous les neuf jours, jusqu'à ce que la tumeur disparoisse. Si ce remède ne suffisoit pas, passez un séton au travers de la tumeur, pour en faire sortir les eaux rousses qui pourroient gêner le tendon, ou bien mettez-y le feu en étoile, ayant soin de faire descendre la raie du milieu assez bas sur le tendon derrière le canon, en cas que la tumeur occupe cette partie.

Il arrive, par les mêmes causes, un mal assez semblable, mais qui cependant en diffère, non par la nature et la forme, mais en ce qu'il est logé un peu plus haut, c'est-à-dire sur le tendon même qui, partant de la fesse, va s'insérer à la *pointe* ou *tête* du jarret ; on le nomme éperon, comme on vient de le dire ci-dessus. Il se guérit dans son principe, ainsi que dans son accroissement, par les mêmes

remèdes. Dans les commencemens, il cède même à un remède très-facile, c'est d'employer par jour huit ou dix seaux d'eau fraîche pour laver avec une éponge cette tumeur, à plusieurs reprises, du matin au soir, et continuer plusieurs jours.

#### *Des solandres et des râpes.*

La solandre est précisément au pli du jarret, ce qu'est la malandre à celui du genou ; l'un et l'autre sont des crevasses, d'où suintent des eaux ; ordinairement elles sont longitudinales de haut en bas : quand elles sont transversales, on les appelle *râpes*.

La solandre est plus rebelle que la malandre ; c'est pourquoi on saigne et on purge de deux mois en deux mois les chevaux attaqués de solandres.

On fait une charge avec les herbes aromatiques bouillies dans cinq à six pintes de lie de vin, avec chopine d'eau-de-vie et demi-livre de sain-doux ou vieux-oint. Quand l'inflammation est passée, on se sert de la moutarde ordinaire, pour achever de dessécher ; et si ce remède ne suffit pas, vous emploierez le suivant, qui est composé de parties égales d'huile de chenevis, de miel, de vieux-oint, de vert-de-gris, de poix noire, de fleur de soufre, de mercure, de couperose blanche, d'orpin et d'alun. On réduit en poudre le mercure avec la fleur de soufre à force de le remuer et de broyer ; on met les autres drogues en poudre séparément, et on incorpore le tout avec l'huile de chenevis, le miel et le vieux-oint, pour le faire cuire dans un vase de terre, pendant un petit quart-d'heure, à un feu modéré ; il faut éviter avec soin la vapeur qui s'élève de cet onguent pendant sa cuisson, parce qu'elle est capable d'empoisonner. Ce même remède est

fort bon pour les mules traversières, et pour les malandres.

Au défaut de cet onguent, qu'on ne peut avoir par-tout, vous avez encore le populéum, le savon noir et le beurre mêlés ensemble à parties égales, et qui est excellent pour les mêmes maux.

*Des queues de rat ou arrêtes.*

On appelle *arrête* ou *queue de rat* une espèce de croûte dure et écailleuse, qui vient tout du long du tendon, qui va aboutir au paturon, et qui fait tomber le poil, et forme une espèce de raie qui sépare le poil des deux côtés, d'où il sort, en hiver, dans les temps et les pays humides, des eaux rousses et puantes, et qui, en été, dans les temps secs, et dans un terrain aride et poudreux, est recouverte d'une espèce de croûte. Ce défaut fait rarement boiter un cheval, à moins qu'il ne travaille dans un temps excessivement froid, dans la neige ou dans la glace. Il rend seulement les jambes un peu roides. Les chevaux fins y sont peu sujets, ayant peu de poil aux jambes.

L'on se sert pour ce mal de dessicatifs. En voici qui sont éprouvés; mais on en peut faire une infinité d'autres sortes. Prenez noix de galle, alun et couperose, de chaque un demi-quarteron; faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, et en lavez la partie.

Ou bien prenez vert-de-gris, deux onces, couperose autant, incorporés dans un quarteron de miel, et en frottez les arrêtes, et la guérison suivra en peu de temps. Comme ce mal tient beaucoup de la nature de celui que l'on appelle *les eaux*, on peut suivre le même régime et employer pour le traiter la même méthode et les mêmes remèdes que nous allons donner.

*Des eaux.*

Ces eaux sont une humidité blanche, gluante, visqueuse et puante, qui suinte au travers du cuir, sans y faire d'ouvertures sensibles. Ce mal commence par les côtés du paturon, et n'est alors que l'avant-coureur de plusieurs autres infirmités plus grandes. Ce mal par la suite gagne toute la jambe en remontant, et fait tomber le poil par son âcreté corrosive. L'enflure et la douleur en sont les premiers signes. Quand le mal vieillit, il survient des grappes, des crevasses et des poireaux, qui rendent le mal presque incurable; car dans cet état les eaux détachent quelquefois le sabot d'avec la couronne, au talon.

Les chevaux flamands et hollandois et ceux nourris dans les lieux marécageux, sont plus sujets à ce mal que ceux des autres pays, tant parce que cette maladie y est comme héréditaire, que parce qu'elle est facilement causée, entretenue et rappelée par l'humidité des marécages et pâturages trop aquatiques où ils ont été nourris, ou dans lesquels ils vivent. Les chevaux fatigués peuvent aussi être atteints de ce mal, et c'est une marque d'une jambe usée. Ce mal, comme on le voit, mérite toute sorte d'attention, dès qu'on le voit naître, pour en pouvoir prévenir les suites et en arrêter les progrès, qui se font assez et trop rapidement. Il faut donc observer d'abord si cet écoulement est accompagné d'inflammation ou non.

Quand il y a inflammation, on se sert du cataplasme suivant, qu'on appelle *emplâtre blanc*; on le compose ainsi. Prenez un demi-litron des quatre farines, faites-en de la bouillie dans trois demi-seillers de lait. Lorsque la bouillie sera un peu cuite, il faut y mettre dedans une demi-livre

de térébenthine, demi-livre de miel, demi-livre de poix grasse, demi-livre de suif de mouton, deux ou trois oignons de lis cuits sous la cendre et pilés avec une demi-livre de sain-doux; le tout mêlé ensemble. Il faut que cette bouillie ne soit ni trop claire ni trop épaisse, et l'application s'en doit faire sur du linge et des étoupes.

S'il n'y a point d'inflammation, ou l'inflammation étant passée, on fait au milieu de la fesse, c'est-à-dire, au haut de la cuisse, à la partie postérieure, une incision longitudinale pour pouvoir y introduire un morceau de racine d'ellébore noir de la grosseur d'une amande, trempé dans du vinaigre. On y fait ensuite un point de suture avec une forte aiguille et du fil ciré, pour retenir ce morceau de racine en place, et pour réunir la peau, et on y laisse ce morceau jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même. Cette racine attire une suppuration abondante, et fait une dérivation considérable des humeurs qui se porteroient aux parties inférieures. Si l'enflure ne se diminue point, on rasera le poil tout autour, et on lavera la jambe enflée avec la composition suivante.

Prenez six pintes d'eau, demi-livre d'alun, autant de couperose blanche, un quarteron de noix de galle, et deux gros d'arsenic, le tout en poudre; faites tiédir seulement dans un pot, et en bassinez la partie.

On peut encore se servir de cette préparation-ci, qui n'est pas fort différente.

Prenez deux livres de miel, demi-livre d'alun, autant de couperose, un quarteron de noix de galle, une once de sublimé, le tout en poudre passée au tamis; mettez sur le feu, et aussi-tôt que le miel commence à bouillir, retirez et en oignez la partie tous les jours.

Ce même remède est bon pour les poireaux.

Mais tous ces remèdes seroient inutiles non-seulement pour préserver de la récédive, mais même pour achever la cure et dessécher les eaux, si l'effet des remèdes dessicatifs employés à l'extérieur n'étoit appuyé par des remèdes donnés intérieurement, capables de détourner le cours des humeurs qui se portent continuellement, et par la pente naturelle, et par l'habitude que la fluxion a occasionnée, sur les parties inférieures.

Il faut donc, s'il n'y a point d'inflammation, avoir soin de purger le cheval de temps à autre. Et s'il y avoit inflammation, on attendroit qu'elle fût passée. On peut, par exemple, le purger de la manière suivante.

Prenez aloës succotrin, deux onces, séné, une once, le tout en poudre fine, huile d'olive, une livre; mêlez le tout ensemble, et faites-le prendre au cheval, que vous aurez soin d'empêcher pendant la nuit de manger, et le ferez rester encore cinq ou six heures, après sa médecine, sans boire ni manger; ensuite vous lui donnerez du son mouillé et de l'eau blanche. En cas qu'elle n'opère pas, le lendemain, à pareille heure qu'il aura pris la médecine la veille, il faudra le faire promener doucement, et, lorsqu'elle commencera à opérer, le remettre à l'écurie, bien couvert, pour le tenir chaudement, et lui présenter de temps en temps un peu de pain ou de son mouillé mêlé avec du miel, ou bien un peu d'avoine, mais peu à la fois; car les purgations dégoûtent les chevaux; mais on leur fait revenir aisément l'appétit, soit par l'*assa fetida*, ou quelqu'autre remède semblable.

Si l'on veut une médecine qui opère plus promptement, on usera de la suivante. Prenez aloës succotrin, deux onces, manne grasse, deux onces ou

deux onces et demie ; cristal minéral , demi-once , que l'on incorporera dans suffisante quantité de miel , pour en faire des pilules de la grosseur d'une noix , que l'on roulera sur la poudre de réglisse , pour les faire avaler les unes après les autres , faisant avaler , entre chacune , un petit verre de vin au cheval .

Si l'on veut rendre cette médecine plus active , il n'y a qu'à y ajouter une demi-once ou même une once ( suivant la force du cheval ) d'agaric en poudre . L'on peut aussi employer , avec succès , cette médecine avec l'agaric , dans les fluxions sur les yeux , et lorsqu'un cheval est sujet à des étourdissemens , le lendemain , à pareille heure que vous aurez fait prendre les pilules , si elles ne faisoient pas leur opération , vous feriez la même manœuvre que nous venons de dire qu'il falloit faire quand la potion purgative n'opéroit pas .

Si le cheval étoit foible et languissant , on pourroit se servir des pilules suivantes . Prenez beurre frais , huit onces , miel rosat , quatre onces , séné , une once , coloquinte , baies de laurier , safran , de chaque demi-once , sucre , deux onces , coriandre , cannelle , mithridate , de chaque une once , le tout bien pulvérisé et mêlé ensemble ; faites des pilules , dont vous donnerez la moitié un jour , le matin , avec un peu de vin par-dessus , pour que le cheval puisse avaler facilement , et le lendemain matin , vous donnerez l'autre partie de la même manière .

#### *Des mules traversières et crevasses .*

Cette maladie , provenant de l'acrimonie d'une humeur qui cautérise la partie où elle a son cours , se trouve placée naturellement à la suite des eaux . Cette maladie est fort douloureuse , en ce que la douleur se trouvant précisément dans le centre du

mouvement , qui est la jointure , elle se renouvelle à chaque pas . Ces deux noms différens , qu'on lui donne , ne marquent que deux degrés différens du progrès que le mal a fait . Ce mal est au paturon ce que la malandre est au pli du genou , et la solandre à celui du jarret . D'abord il ne paroît qu'une simple crevasse , d'où il suinte des eaux puantes , quelquefois même un peu troubles et blanchâtres , comme si elles étoient purulentes . Lorsque cette crevasse n'a fendu que le cuir extérieur ( soit qu'elle provienne de cause externe , comme d'avoir marché dans la boue , dans la glace , etc. , ou même qu'elle provienne de cause interne , comme des eaux , ou d'une disposition à en avoir ) , elle n'est pas encore dangereuse , et se peut guérir assez aisément même , si elle provient de cause externe ; et alors elle ne mérite le nom que de simple crevasse . Mais si non-seulement le cuir se trouve fendu , mais encore que l'âcreté de l'humeur jointe aux mouvemens continuels de cette partie , ait corrodé et divisé les membranes qui recouvrent les jointures dont cette partie est remplie , et qu'en introduisant un stylet ou une paille dans cette ouverture , l'on entre sans résistance dans un vide d'un travers de doigt ou deux de profondeur , pour lors le mal est très-dangereux et mérite le nom de mule traversière . Il faut donc des remèdes plus ou moins forts , et plus ou moins d'exactitude dans le régime , suivant que ce mal est plus ou moins invétéré . Dans le cas de la simple crevasse , tous les remèdes employés pour les râpes , les solandres et les malandres , sont convenables et même suffisans ; mais , lorsque la crevasse pénètre un peu plus avant , il faut quelque chose de plus efficace employé avec une méthode très-exacte . Il faut , premièrement , que le cheval garde , autant que faire se peut , un

parfait repos, et ne sorte point de l'écurie, même pour aller chez le maréchal, et qu'on le panse à sa place, dans l'écurie. On peut se servir des remèdes suivans.

Faites brûler dans une poêle une demi-livre de beurre salé, et en faites des onctions, matin et soir.

Ou bien, faites légèrement bouillir demi-livre de miel avec couperose blanche et noix de gale, de chaque une once, et en usez de même.

On peut encore se servir d'une pinte de lait, dans laquelle on aura fait bouillir un quarteron de couperose blanche, et en laver la plaie plusieurs fois par jour.

L'onguent suivant, qui est fort bon pour cette maladie, s'emploie aussi avec succès dans les maïandres et solandres.

Prenez huile de chenevis, miel, vieux - oing, vert-de-gris, poix noire, fleur de soufre, mercure vif, couperose blanche, orpin, alun de glace, de chaque deux onces. Il faut bien pulvériser le mercure vif avec la fleur de soufre, jusqu'à ce que le tout soit en poudre noire; ensuite mettre toutes les autres drogues en poudre. Incorporez le tout avec huile de chenevis, le miel et le vieux-oing, et le mêlez dans un pot de terre, pour le faire cuire à petit feu, en remuant toujours, pendant un bon demi-quart d'heure; après quoi, vous le retirerez du feu, remuant toujours la composition, jusqu'à ce qu'elle soit froide. Il faut éviter de se mettre sur la fumée, qui est un poison. Vous vous servirez de cette composition pour panser tous les jours, jusqu'à guérison. Le suivant est plus simple et est bon aussi pour les mêmes maux.

Prenez savon noir, populécum, beurre frais, de chaque deux onces, le tout bien mêlé ensemble en onguent, frottez-en tous les jours jusqu'à guérison.

vison. Quand il y a pourriture ou quelque filandre dans la plaie, il faut employer l'onguent suivant, qui est fort détersif. Prenez baume de saturne, sévée, de chaque huit onces, miel commun, vingt-quatre onces; mettez le tout ensemble dans un pot de terre, et le faites cuire à petit feu, remuant toujours avec une spatule, afin qu'en bouillant, cette composition n'excède point le bord du pot; lorsque cela sera mis en consistance d'onguent, vous le retirerez de dessus le feu, et le laisserez refroidir en remuant toujours, jusqu'à ce que la chaleur soit tout-à-fait éteinte. Quand les tendons et les os sont tout-à-fait découverts, il faut se servir de la teinture d'aloës faite dans l'esprit de térébenthine, et mettre sur la jambe un détentif ou restreintif, comme aux entorses et foulures; on bassinera la plaie à chaque fois avec du vin sucré ou miellé.

#### *Des poireaux ou verrues, et des grappes.*

Tout le monde connoît cette tumeur à laquelle les hommes sont sujets, ainsi que les animaux, et qu'on nomme poireaux. Cette tumeur provient de l'extravasation surabondante du suc nerveux qui compose le réseau de la peau, et forme ces éminences grenues et cannelées qui couvrent la superficie de cette excroissance; la substance est d'une dureté plus grande que celle de la peau, et approche de la consistance de cette corne particulière aux chevaux, que l'on appelle châteigne. Ce mal est incommode et dangereux. Incommode, parce qu'il revient aussi souvent qu'on le guérit; et dangereux, parce qu'à la fin il estropie un cheval, et devient incurable. Les jambes sujettes aux eaux sont fort exposées à tous ces accidens, qui en sont les suites presque inévitables. Quand une jambe

en est un peu gorgée, et qu'elle commence à suinter, on en voit bientôt sortir des poireaux et des grappes. Celles-ci ne sont autre chose que de petits boutons érysipélateux, semblables, proportion gardée, à ceux qui viennent aux hommes qui ont des jambes œdémateuses, lorsqu'il y survient quelque inflammation, ou plutôt encore une espèce de gale à boutons. Ces grappes ne sont autre chose que de petits boutons rouges, qui, se multipliant souvent autour d'un même point, représentent imparfaitement en petit une grappe de raisin, ou plutôt de groseille. Ce mal est moins difficile à guérir que les poireaux, mais n'est pas à négliger, parce qu'il les annonce dans peu. Quand on s'en aperçoit, on commence par couper le poil le plus ras qu'il est possible, puis avec un bouchon de paille on frotte assez rudement pour que le sang puisse couler de toutes les grappes, c'est-à-dire, pour crever tous ces petits boutons, et on applique dessus de la composition suivante étendue sur des étoupes.

Prenez environ huit ou dix pintes de bière que vous mettez dans un grand vase, ensuite pilez dix-huit ou vingt oignons de lis, et cinq ou six poignées de racine de guimauve; faites bouillir le tout ensemble pendant un quart d'heure, puis y ajoutez beurre, vieux-oing, miel, térébenthine, de chaque une livre, puis quand le tout aura donné encore un bouillon, vous y ajouterez suffisante quantité de farine de froment, ou autre, pour l'épaissir à la consistance d'une espèce de bouillie. Après avoir appliqué ce mélange sur le mal, vous envelopperez tout le tour de la jambe avec de la filasse et une bande, sans trop serrer la jambe, de crainte de la faire enfler, et rendre le remède pire que le mal. Et si, au bout de cinq ou six jours,

il restoit encore quelques grappes, ou s'il se trouvoit quelques poireaux, vous les couperez jusqu'au vif, pour y remettre du même onguent jusqu'à parfaite guérison; et s'il n'y avoit point de grappes, et qu'il y eût seulement une affluence d'humeurs, il seroit suffisant d'y appliquer ce remède, sans frotter ni couper. Le suivant est même suffisant quand il n'y a que des eaux.

Prenez vert-de-gris, noix de galle, couperose verte, couperose blanche, de chaque deux onces, alun de roche, une once, vieux-oing, une livre, vinaigre, trois pintes; il faut bien piler toutes les susdites drogues, et hacher le vieux-oing, faire bouillir le tout dans un grand vase de terre, et vous en servir tous les jours, soir et matin, pour diviser les jambes du cheval à froid, jusqu'à guérison; mais pour peu qu'il se trouvât des grappes, il ne seroit pas suffisant, et au défaut de celui qu'on a décrit ci-dessus, on emploieroit le suivant.

Prenez mercure vif, fleur de soufre, vert-de-gris, alun de roche, noix de galle, écorce de grenade, de chaque deux onces, sain-doux, une livre; réduisez le tout en poudre, ensuite éteignez le vif-argent dans la fleur de soufre et dans le sain-doux; et lorsque le vif-argent ne paroîtra plus, vous y incorporerez les autres drogues, pour faire un onguent à froid, c'est-à-dire, en le remuant seulement sans le mettre sur le feu, et vous vous en servirez sur les grappes. Le suivant est moins embarrassant, parce qu'il n'y a qu'à laver.

Prenez une livre d'alun de roche et une livre de couperose blanche. Le tout étant en poudre, mêlez-le dans la valeur de huit pintes d'eau, et le faites bouillir jusqu'à consommation de moitié, que vous garderez pour vous en servir de la manière suivante. Prenez une petite éponge, et la trempez

dans cette eau, pour la passer doucement une fois par jour sur les endroits d'où sortent les humidités, et s'il commençoit à sortir des grappes ou des poireaux, vous feriez la manœuvre que nous avons déjà indiquée.

Les poireaux sont plus opiniâtres et plus difficiles à guérir. Il faut passer dessus, légèrement, la pierre infernale, tous les jours à chaque pansement, et appliquer par-dessus les remèdes que nous venons de dire pour les grappes : il faut continuer cet attouchement jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Ils sont très-aisés à distinguer des grappes, par leur grosseur ; les grains des grappes demeurant toujours petits, et étant en grand nombre, et les poireaux étant en plus petit nombre, et quelquefois de la grosseur d'une noix.

On peut, si l'on n'a point de pierre infernale, couper les poireaux et appliquer dessus la poudre pour les boutons du farcin, étendue sur un plumasseau, réitérer au bout des vingt-quatre heures, s'il convient, et appliquer ensuite l'onguent dessicatif des eaux.

*Du fic, nommé improprement fil ou crapaud.*

Le fic est une excroissance spongieuse et fibreuse, approchant de la nature de la corne ramollie qui naît à la fourchette, dans les pieds élevés et creux, qui ont le talon large. Cette tumeur, qui excède quelquefois la grosseur d'un œuf de poule, s'appelle, par corruption, fil ; quelques-uns lui ont donné le nom de crapaud. Elle est très-dangereuse, et peut être regardée comme une espèce de cancer sous le pied, d'autant plus dangereux, qu'il attaque le tendon qui va s'implanter sous l'os du petit-pied même, et quelquefois les tendons collatéraux, sous les quartiers. Cette maladie est ordinairement

un reflux de quelque humeur maligne (dont on a supprimé le cours par des remèdes astringens), comme des eaux desséchées, d'un reste de fourbure ou de farcin. Ce mal est plus commun, par cette raison, aux chevaux qui ont les jambes rondes et gorgées, qu'aux autres. Lorsqu'on les traite avec des dessicatifs trop forts, il arrive alors que la matière souffle au poil, et offense auparavant le tendon et le petit-pied, ce qui est très-dangereux. Ce mal est beaucoup plus considérable que le précédent, et est aussi traître ; car, après avoir été guéri en apparence, on ne doit pas être surpris de le voir reparaitre deux ou trois mois après. Ce mal étant négligé, élargit et aplatit considérablement le pied, et le rend très-difforme. Quand ce mal n'a pas atteint le tendon, le cheval ne paroît pas en boiter aux premiers pas qu'il fait, mais on découvre bientôt son mal.

Les pieds de derrière, comme plus sujets à être dans l'humidité, sont aussi plus souvent attaqués de ce mal, comme les pieds de devant, par une raison contraire, sont plus sujets aux selmes. C'est pourquoi les chevaux de tirage, qui sont et séjournent plus souvent et plus long-temps dans l'humidité, que d'autres, y sont plus sujets.

Il seroit inutile de songer à guérir un fic, s'il y avoit des eaux à la jambe, parce que la source du mal ne tariroit pas, et prendroit son cours par le fic ; c'est-à-dire, par le mal même que l'on voudroit guérir, abreuveroit continuellement une partie que l'on veut dessécher. Il faut premièrement songer à guérir les eaux, comme il a été prescrit ; après cela, parer le pied, pour pouvoir facilement couper la sole tout autour du fic, avec la feuille de sauge ou le bistouri. Il est à remarquer que de cette première opération dépend souvent la prompte

ou la longue guérison du fic, parce que ce mal ayant des racines qui s'étendent avant sous la sole; si on les emporte entières, en les détachant avec dextérité, le mal guérit promptement; et si vous en laissez quelques racines, le mal sera plus long et plus difficile à traiter qu'auparavant. Quand la sole est levée, vous ratissez bien exactement tout ce qui paroît tenir de la nature du fic, avec la feuille de sauge, évitant cependant, autant que faire se peut, de couper une artère qui pourroit fournir du sang. Si cependant il survenoit une hémorragie, vous appliqueriez dessus, pour premier appareil, un restreintif fait avec suie de cheminée et térébenthine cuites ensemble (en remuant toujours, afin que la matière ne se grumelle point), étendues sur des étoupes: s'il n'y a point d'hémorragie, vous étendez sur des plumasseaux l'onguent suivant, à froid.

Prenez deux livres de miel, chopine d'eau-de-vie, six onces de vert-de-gris passé au tamis, six onces de couperose blanche, quatre onces de litharge, deux gros d'arsenic et demi-quarteron de noix de galle; le tout en poudre très-fine, que vous mélangerez ensemble dans un pot de terre bien net, et que vous ferez épaisir insensiblement sur un petit feu, jusqu'à ce que la composition soit suffisamment épaisse: il faut la remuer de temps en temps, pour qu'elle soit bien liée.

Les deux premiers appareils doivent rester en place au moins deux fois vingt-quatre heures chacun; en levant l'appareil, il faut examiner si l'on n'a point laissé de racine à ce fic, bien essuyer avec des étoupes bien sèches; et si l'on ne trouve point qu'il ait été laissé de racines, laver avec de l'eau seconde, et panser avec l'onguent décrit ci-dessus; mais ne mettant de l'onguent que dessus le fic,

et ayant soin de mettre par-dessus les plumasseaux, des rouleaux ou petits plumasseaux épais, et seulement imbibés d'eau-de-vie des deux côtés du fic, pour l'empêcher de s'étendre; puis vous remettez les délasses, et vous tenez le pied le plus séchement qu'il est possible.

Si, à la levée du troisième appareil, il vous semble que le fic s'élargisse au lieu de se resserrer, partagez votre composition en deux parties égales; ajoutez à une partie trois onces de bonne eau-forte, et pansez avec. Si le fic, au pansement suivant, paroît diminué, prenez de l'onguent simple, c'est-à-dire, de l'autre moitié; et ne vous servez de celle où vous aurez ajouté l'eau-forte, que lorsque les chairs surmonteront.

Si le fic gagnait le dedans du sabot ou le tendon, traitez-le alors comme le javar encorné; faites-en de même quand la matière souffle au poil, et vous servez le moins que vous pourrez de cautères violens.

Si le cheval perd l'appétit, donnez-lui des lavemens avec le sel polycreste, et lui faites manger tous les jours du foie d'antimoine, dans du son mouillé, à la dose d'une once.

Quand la cure est achevée, il n'y a pas d'inconvénient, pour éviter la récidive, de barrer les deux veines du pâturon.

Au lieu de l'onguent précédent, on peut se servir de celui-ci, dont on a vu de très-bons succès. Il faut, ainsi qu'avec le précédent, couper les crampes jusqu'au vif. On recueille soigneusement le sang qui en découle, évitant cependant de causer une hémorragie, par l'incision de l'artère. On prend environ deux onces de ce sang, qui sort du pied malade, que l'on met dans une bouteille, avec une once de vitriol en poudre, deux gros

de sublimé corrosif aussi en poudre, et une once de la meilleure eau-forte. On agite fortement la bouteille pour faire un mélange exact, et on en met trois fois par jour, avec une plume (qu'on trempe dans cette composition), sur la partie malade. Il faut, à chaque pansement, avant que d'y mettre de ce mélange, laver la plaie avec de l'esprit-de-vin bien rectifié. Le cheval, pendant ce temps, doit travailler médiocrement sur la pousière, et non sur le pavé ni dans la boue.

### CHAPITRE III.

#### *Des opérations de chirurgie qui se pratiquent sur les chevaux.*

Nous avons réservé, pour la fin de cet ouvrage, une courte peinture des opérations manuelles ou chirurgiques que les maréchaux pratiquent sur le corps des chevaux, et la manière de les panser après que les opérations sont faites. Comme les mêmes opérations se pratiquent en différentes occasions, et pour différentes maladies, on eût été embarrassé de leur donner une place convenable dans le cours du livre, et l'on aura l'avantage de voir en abrégé une espèce de chirurgie entière pour les chevaux. On auroit pu enfler ce chapitre d'un plus grand détail, mais ne voulant rien avancer ni extraire des auteurs, même les meilleurs, dont l'expérience, qui est le plus sûr garant auquel on puisse se fier, ne nous ait bien assuré, nous nous contenterons de faire les observations sur les opé-

rations qui ont été faites en présence de tout le monde.

#### *De la saignée.*

La saignée est une des opérations qui se pratiquent le plus fréquemment sur les animaux, aussi bien que sur l'homme. Cette opération n'est autre chose qu'une incision faite à un vaisseau pour en tirer du sang. Comme il y a deux sortes de vaisseaux qui en contiennent, savoir, les veines et les artères, on fait aussi incision à ces deux espèces de vaisseaux.

Il n'y a point de partie qui ne contienne des veines et des artères; il n'y auroit point aussi de partie exempté de la saignée, si la grosseur ou la petitesse des vaisseaux ne réduisoit les saignées à un petit nombre de parties, dans lesquelles on en trouve d'une grosseur moyenne. Les dernières ramifications des vaisseaux, que l'on nomme *les extrémités capillaires*, fourniroient trop peu de sang, et les gros vaisseaux, tels que les grosses artères, en fourniroient tant, et avec tant d'impétuosité, que l'on auroit de la peine à en arrêter le cours.

On a donc réduit au nombre suivant, ou à-peu-près, celui des saignées praticables, ou du moins nécessaires.

On fait communément cette opération à la langue, au palais, au cou, aux ars, aux flancs, au plat de la cuisse en dedans, à la pince et à la queue.

Dans les saignées qui se pratiquent sur les hommes, les chirurgiens sont en usage de poser une ligature sur le vaisseau dont ils veulent tirer du sang, pour en intercepter le cours.

Ils ne sont, dans cet usage que parce que les

vaisseaux de l'homme étant extrêmement fins, déliés et roulans, ils auroient de la peine, sans cette précaution, à les ouvrir transversalement, et les assujettir sous la lancette. Mais comme ces vaisseaux sont infiniment plus gros dans les chevaux, cette précaution devient inutile; c'est pourquoi on peut les faire toutes, et réellement on les fait toutes sans ligature.

On se sert de divers instrumens pour faire cette opération.

Elle se pratique avec la lancette, la flamme, la corne de chamois, un clou à attacher les fers, etc.

La flamme est l'instrument le plus usité pour les saignées que l'on fait aux chevaux: on va décrire celles où les autres instrumens s'emploient.

#### *De la saignée au cou.*

La saignée au cou est la seule où l'on emploie la ligature; car je ne parle pas de celle qui se fait au pâturon, quand on veut barrer la veine, parce que l'on en tire du sang, plutôt pour s'assurer la ligature du vaisseau, que pour faire une saignée.

On passe une corde autour du cou, le plus près que faire se peut du garrot et des épaules. On la serre par le moyen d'un nœud coulant qui est à un des bouts de la corde: quelques personnes sont dans l'usage d'arrêter ce nœud coulant par un autre nœud serré; mais cette méthode est dangereuse, parce que quand on veut le défaire, si le cheval vient à tomber en défaillance (ce qui arrive quelquefois), on est trop long-temps à défaire ce nœud.

Il faut, pour la même raison, faire attention à ne pas trop serrer cette corde, parce qu'en comprimant trop les vaisseaux du cou, le cheval s'étourdit, tomberoit sur la place, et de sa chute

pourroit se tuer, ce que l'on a vu arriver plus d'une fois. S'il a un filet dans la bouche, on a soin de le remuer, afin que le mouvement des mâchoires fasse gonfler la veine; s'il n'a qu'un licou, on procure le même effet, en lui mettant les doigts ou un bâton dans la bouche. Quand on a trouvé le moment où la veine est suffisamment gonflée, on pose la flamme dessus, et avec une clef ou le manche du brochoir, on donne un coup sec sur le dos de cet instrument pour couper le cuir, qui est fort dur, et le vaisseau d'un seul coup.

Il y a du danger à donner le coup trop foiblement; il y en a à le donner trop fort.

En le donnant trop mollement, on entame le cuir sans ouvrir le vaisseau, et l'on ne tire point de sang, ou l'on fait une saignée baveuse. En donnant le coup trop violemment, on pourroit estropier un cheval, mais l'usage fait prendre un juste milieu, que les livres ne peuvent indiquer.

Quand on a tiré la quantité de sang que l'on souhaite, il faut, avant de refermer la veine, presser légèrement les environs de la saignée, à un pouce de distance autour de l'ouverture, ce qui se fait communément en passant dessus la corde même qui a servi de ligature. Il est bon d'user de cette précaution, parce que l'on a vu quelquefois des inflammations et des abcès se former à l'occasion du sang caillé épanché aux environs de la saignée, et être suivi de la gangrène, sur-tout dans les grandes chaleurs de l'été.

Ensuite on place les deux lèvres de la plaie que l'on a faite, et on les perce d'outre en outre avec une épingle, autour de laquelle on tortille, ou en croix de St. André, ou en rond, cinq ou six crins que l'on arrache de la crinière du cheval même, et on les noue d'un double nœud.

Le lieu de cette saignée est quatre doigts au-dessous de la fourchette. On appelle fourchette une bifurcation de la veine, qui paroît manifestement sur le cou. Plus haut, on n'auroit qu'un petit vaisseau, et plus bas on trouveroit trop de chair à percer avant de rencontrer le vaisseau. C'est environ deux ou trois doigts au-dessous de l'endroit du cou où répond l'angle de la mâchoire inférieure, qu'on appelle la ganache. Cette saignée peut cependant se pratiquer sans passer la corde avec le nœud coulant, et l'on est même quelquefois obligé de s'en abstenir, par exemple, à des chevaux qui ont une gale vive sur le cou, ou une plaie considérable sur laquelle il faudroit que la corde appuyât; on fait prendre alors par un serviteur la peau à pleine main vers le bas du gosier, et on la fait tirer du côté adverse assez fortement pour faire gonfler la veine que l'on veut saigner, et quand la veine paroît assez grosse, on saisit le moment pour donner le coup de flamme, comme dans la précédente manière.

#### *De la saignée à la langue.*

Toutes les autres saignées se font sans corde, même celle de langue. On se contente de la tirer doucement dehors, de crainte de l'arracher. On la retourne un peu, on la mouille avec une éponge, et on coupe avec la flamme ou une lancette, ou un clou à ferrer plus communément, les vaisseaux qui paroissent à la partie inférieure; on la laisse saigner à discrétion, parce que le sang s'arrête de soi-même, et que ces vaisseaux en fournissent peu. Cette saignée se pratique ordinairement pour les avives.

#### *De la saignée au palais.*

Pour celles du palais, rien n'est plus commun. Les palfreniers sont dans l'usage de la faire, sans demander avis, aussitôt qu'ils voient leurs chevaux dégoûtés; ils ont un morceau de corne de cerf amenuisé et pointu par le bout, ou une corne de chamois, qu'ils enfoncent le matin à jeun dans le troisième ou quatrième sillon du palais. Cette saignée, si on la faisoit plus loin, ne seroit pas sans danger; car on auroit de la peine à étancher le sang. Quand cet accident arrive, il faut faire un plumasseau avec de la filasse, et le saupoudrer de vitriol, l'appliquer sur le mal, et par-dessus mettre un gros tampon de filasse que l'on appuie par un bandage qui passe par-dessus le nez, et on attache le cheval avec son licou un peu haut par les deux côtés, et il faut le laisser cinq ou six heures sans le délier, et sans lever l'appareil, ni par conséquent lui donner à manger. Cette saignée se pratique aussi pour le lampas, parce qu'elle dégorge les vaisseaux, dont la plénitude cause cette maladie.

#### *De la saignée qui se pratique aux ars.*

Cette saignée passe parmi les maréchaux pour la plus difficile de toutes. On ne fait point de ligature pour faire paroître le vaisseau, parce qu'il paroît assez manifestement et est à fleur de peau; mais comme ce vaisseau roule aisément, il faut passer le pointe de la flamme bien juste sur le milieu de la tumeur du vaisseau, et on donne un coup de manche du brochoir, un peu plus fort qu'à celle du cou; à cause de la dureté du cuir, ensuite on fait la ligature, ainsi qu'il a été dit, avec cinq ou six crins tortillés autour d'une épingle. Cette sai-

gnée se pratique pour les efforts du genou, pour les efforts d'épaule, écarts et autres accidens semblables.

*De la saignée aux flancs.*

Quoique cette saignée ne soit pas si difficile que la précédente, on met cependant quelquefois plus de temps à la faire.

Il passe tout du long des côtes du cheval, de la partie antérieure à la partie postérieure sur le ventre, un vaisseau qui est quelquefois très-gros, et quelquefois paroît très-pen.

Quand il paroît peu, on est obligé de mouiller le poil avec de l'eau chaude et une éponge, et on coupe cette veine avec la flamme, en donnant, comme à la précédente, un coup sec avec le manche du brochoir.

Il y a cependant quelques personnes qui, sans donner de coup sur la flamme, coupent transversalement le vaisseau avec le tranchant de la flamme, mais cette manière est plus en usage pour la saignée qui se pratique au plat de la cuisse en dedans.

*De la saignée au plat de la cuisse en dedans.*

On ne mouille point le vaisseau dans cette partie, parce qu'il est assez apparent, et on ne se sert point de l'éponge, parce que la peau y est plus tendre; on tranche le vaisseau en travers avec la pointe de la flamme, et on se retire promptement, dans la crainte de recevoir une ruade du cheval.

Il y a cependant des maréchaux qui font cette opération avec la même tranquillité que les précédentes; ils ajustent leur flamme sur le vaisseau, donnent un coup de manche du brochoir, et ensuite en font la ligature comme il a été dit.

La saignée aux flancs se pratique pour les tran-

chées, et celle au plat de la cuisse en dedans, pour des efforts de hanche, de jarret ou de reins.

*De la saignée à la queue.*

On saigne à la queue pour un ébranlement ou effort de reins. Cette saignée se pratique de différentes façons, ou en coupant un ou deux nœuds en entier, ou en fendant la queue par une incision cruciale, ou en figure de T, ou en donnant dedans plusieurs coups de flamme.

Si c'est un cheval à courte queue, on n'en coupe point de nœud, parce que la moelle allongée perçant jusqu'au troisième ou quatrième, il pourroit en survenir des accidens, outre la difformité qui en résulteroit; on se contente de faire une incision longitudinale à la partie inférieure, et une transversale au bout, ou bien on fait l'incision transversale à un ou deux pouces de distance du bout, ce qui forme une croix: c'est ce que les maréchaux appellent faire le gâteau.

Quand on veut saigner un cheval à la queue, pour le guérir des démangeaisons qu'il a dans cette partie, l'usage n'est point de fendre la queue, ni de faire d'incision cruciale, ni d'en couper de nœuds, mais seulement d'y donner plusieurs coups de flamme dedans et sur les côtés, pour en faire sortir du sang. Il y a des personnes qui ne veulent point que l'on fasse aucune espèce de saignée à la queue dans cette maladie, et leur raison est, qu'autant de coups de flamme que l'on donne, sont autant de plaies douloureuses qui, pour former leurs cicatrices, se recouvrent de nouvelles gales plus incommodes que la première, et obligent le cheval à se froter de nouveau, et à remuer la queue perpétuellement; c'est pourquoi on préfère de la bassiner

avec de l'eau et du sel, ou autres remèdes convénables.

A ceux qui ont la queue longue, on ne doit pas craindre d'en couper un ou deux nœuds, dans l'appréhension de perdre les crins; car le restant du tronçon les fournit assez longs après, quoique cependant on puisse regarder cette pratique comme inutile, et plus douloureuse que nécessaire.

A toutes ces saignées, on laisse couler le sang aussi abondamment qu'il peut, et on ne cherche point à l'étancher, excepté quand on coupe deux nœuds, alors on arrête le sang avec le feu; que l'on y met avec le brûlequeue; on met ensuite de la poix ou du crin tortillé sur l'endroit que l'on vient de cautériser, avec le feu que l'on y remet de nouveau de la même manière.

Cette saignée se pratique ordinairement pour un effort ou pour un ébranlement de reins.

#### *De la saignée à la pince.*

On saigne aussi à la pince pour des efforts d'épaule, pour des jambes gorgées, pour un étonnement de sabot, etc.

On déferre le pied et on pare mince; à-peu-près comme si on vouloit le ferrer à neuf, et on creuse avec le coin du bouterolle, de la largeur d'une pièce de douze sous. Il faut, dans cette opération, conduire l'instrument avec beaucoup de douceur, quand on commence à apercevoir le sang, parce que si la plaie étoit trop profonde, il pourroit survenir une inflammation qui y formeroit un petit ulcère, qui guinteroit peut-être long-temps, ce qui arrive quelquefois.

Il faut remarquer que le lieu de cette saignée est le bout de la pince, et qu'il faut s'éloigner de la fourchette, pour éviter le tendon, qui s'élargit en  
patte

patte d'oie, et va s'implanter dans l'os du petit-pied, jusqu'à la pointe de la fourchette, tant à la jambe de devant qu'à celle de derrière.

On tire environ deux livres de sang, et on bouche le trou avec du poivre et du sel mis en poudre sur un plumasseau; on met par dessus une bonne emmiellure, étendue sur un plumasseau beaucoup plus large que le premier, pour empêcher que la corne ne se dessèche, après avoir ferré le cheval à quatre clous seulement, et l'on met une ou deux éclisses pour tenir le tout en état.

#### *De la saignée au larmier.*

Pour la saignée au larmier, elle n'est point d'usage aujourd'hui; et on ne la fait que quand on veut harceler cette veine, seulement pour assurer le maître du cheval qu'on a sûrement lié le vaisseau.

Toutes ces opérations se font ordinairement à la main, mais en voici une qui, plus douloureuse et plus longue que les précédentes, demande communément que le cheval soit mis dans le travail, pour la sûreté de l'opérateur, du cheval même, et des assistants.

#### *De la manière d'églanter.*

On églante ordinairement un cheval à qui les glandes s'engorgent et s'endurcissent dans la braie, ou vers l'angle de la mâchoire, c'est-à-dire, derrière la ganache. Après l'avoir mis au travail, lié et suspendu comme il doit être, ou renversé par terre, si c'est en campagne ou à l'armée, et les jambes liées, pour éviter accident, on lève la tête haute avec une corde, on fend la peau avec un bistouri, faisant une incision longitudinale sur la glande, et ensuite avec les doigts ou avec la corne de chamois, qui est une corne courbe, pointue, lisse et

polie, on cerne la glande et on la soulève, pour connoître et couper toutes les attaches et adhérences, évitant soigneusement les veines, les nerfs et les artères. Si cependant on avoit fait ouverture de quelque vaisseau, il faudroit en faire la ligature, en passant par dessous une aiguille courbe, enfilée d'un fil ciré double, et embrassant un peu de chair ou autre substance, hors les nerfs, dans la ligature, que l'on assure d'un nœud double en rosette. Au défaut de la ligature, qui demande une sorte de dextérité, on peut appliquer par dessus un plumasseau chargé de vitriol en poudre; mais si on peut saisir le vaisseau, la ligature est préférable.

Il y a des gens qui sont dans l'usage de fendre la peau et la glande tout à la fois, et qui y mettent du sublimé corrosif, mêlé avec de la salive et de l'eau-de-vie, ou de l'onguent doux. D'autres se servent de réalgal, mais rarement a-t-on un bon succès de caustiques dans les parties glanduleuses.

On panse la plaie avec de l'égyptiac, et on lave tous les jours la plaie avec du vin chaud avant le pansement, et si les chairs surmontoient, on feroit un liniment sur les chairs baveuses avec de l'huile de vitriol, et on rempliroit toute la cavité avec de la filasse trempée dans une eau de vitriol.

#### *De la castration.*

Il faut renverser le cheval par terre, lui lier avec une corde la jambe du montoir de derrière, lui passer cette corde par dessus le cou, et fendre avec un bistouri bien tranchant la première peau du scrotum ou de la bourse, c'est la même chose, et faire cette incision à la partie latérale. Après la première peau, s'en présente une seconde, que l'on fend encore, suivant la même direction; on fait sortir le testicule, que l'on tire doucement à soi,

puis avec un fer à châtrer, qui s'ouvre et se ferme comme une espèce de compas, on embrasse et on serre tout le paquet des vaisseaux spermaticques, ayant la précaution de glisser dessous les deux jambes du fer, un linge mouillé en double, de crainte qu'en passant le feu on ne brûle tous les vaisseaux et les parties voisines. Quand on a serré le fer et arrêté la vis, avec un bistouri on coupe le testicule à l'épaisseur de deux écus près du fer, puis on applique un fer rouge sur le bout des cordons coupés. On frotte ensuite avec une masse, composée avec de la pots blanche et du vert-de-gris, et l'on y repasse un autre fer rouge; on en fait autant à l'autre testicule, et l'opération est faite.

Quand tout cela est fini, il faut détacher le cheval et le laisser relever, puis le mener à la rivière, s'il en est proche, ou bien on le lave avec un seau d'eau fraîche. Si c'est en été, on continue de quatre heures en quatre heures à le laver avec de l'eau fraîche; si c'est en hiver, on fait tiédir l'eau. Il faut que cette plaie suppure et qu'il tombe une escarre. C'est pourquoi, si cette plaie se refermoit, on la rouvroit avec le doigt oint de sain-doux ou de crème.

Il faut, si on peut, ôter les villosités et le cambouis qui se trouvent dans le fourreau, avec un peu d'huile d'olive.

#### *De l'incision, et de la manière de vider un cheval.*

Autrefois ce n'étoit pas une chose aisée que de donner un lavement à un cheval; on se servoit d'une corne percée comme un entonnoir, que l'on fourroit dans l'anus du cheval, et l'on versoit avec un pot le lavement dans la corne. Il falloit bien des cérémonies pour le faire entrer, comme de

lui mettre les pieds de devant en un lieu plus bas que ceux de derrière, remuer la langue du cheval, lui frapper sur les rognons, et encore avoit-on bien de la peine, et quelquefois on ne réussissoit pas. Aujourd'hui la seringue supplée sûrement et bien plus commodément à ce long procédé. Mais malgré la commodité de cette invention, on pourroit ne pas réussir encore à donner le remède, lorsque les matières se trouvent amassées en si grande quantité à l'extrémité du rectum, qu'elles y forment une masse de la grosseur de la tête d'un homme. C'est pourquoi il faut alors vider le cheval de ces grosses matières, ce qu'un homme fait, en graissant son bras et la main d'abord, avec du sain-doux, vieux-oing, huile, beurre ou autre corps gras semblable, et l'introduisant doucement jusques dans le boyau, d'où il tire à poignées tout autant de fiente qu'il en rencontre. Quelquefois la rétention seule de ces grosses matières, que le cheval veut faire sortir par de vains efforts, lui cause un battement de flancs et des tranchées, dont il est soulagé aussitôt que l'opération est faite. Quand le cheval a quelque difficulté d'uriner, on presse la vessie, en étendant et en appuyant la main dessus, ce qui fait uriner le cheval sur-le-champ; mais il n'est pas sûr d'y appuyer trop fortement.

*Du séton et de l'ortie.*

Le séton est un morceau de corde faite avec moitié chanvre et moitié erin, ou un morceau de cuir, ou quelqu'autre corps semblable, que l'on introduit entre cuir et chair par une ouverture, et que l'on fait ressortir par une autre, pour donner issue à des matières qui étoient enfermées et qui crouissoient dans quelque partie.

L'ortie est un pareil morceau de corde, cuir ou fer battu, ou de plume, que l'on introduit par une ouverture, et que l'on ne peut retirer que par son entrée.

Ces opérations se pratiquent à différentes parties du corps, sur le toupet, au bas de la crinière, au garrot et à d'autres parties; mais la principale étant celle qui se fait à l'épaule, on jugera aisément, par la description de celle-ci, comment elles se pratiquent aux autres parties.

Quand on veut appliquer un séton ou une ortie à l'épaule, si c'est un cheval qui ait le poitrail fort large, et par conséquent qui ait les épaules fort grosses, on commence par lui brayer l'épaule avec une tuile, une brique ou quelque corps qui soit fort dur, pour que la peau se détache plus facilement; il faut avoir pris la précaution de renverser le cheval sur du fumier ou de la paille, sur-tout s'il est méchant; car il y a des chevaux si patients, qu'il suffiroit de les retenir. Quand on a broyé cette partie, on coupe avec un rasoir ou un bistouri le cuir en travers, à trois doigts au-dessus de la jointure du coude; puis, avec un morceau de cerceau poli, un clerge ou encore une spatule de fer bien lisse et polie, destinée à cet usage, on sépare la peau d'avec la partie externe du corps de l'épaule, en remontant jusque vers le garrot ou le bas de la crinière, et promenant la spatule en long et en large devant et derrière l'épaule, afin que les sérosités et les glaires s'amassent dans cet espace; ensuite on fait entrer avec la spatule un morceau de cuir replié, long de dix-huit ou vingt pouces, et large de sept à huit lignes; et afin qu'il ne glisse pas, et qu'il ne sorte pas avant qu'on veuille le retirer, on fait avec la spatule une petite poche entre cuir et chair à la partie inférieure de

L'incision, pour y loger le bout excédant de ce cuir. C'est ainsi que se pratique l'ortie. Pour en faire un séton, il n'y a qu'à faire une contr'ouverture à la partie supérieure de l'épaule, et mettre un morceau de cuir beaucoup plus long, ou une corde faite avec moitié crin et moitié filasse, et la remuer tous les jours dans le pansement, pour la nettoyer et l'enduire de nouveau de suppuratif ou de quelque autre onguent semblable. En tirant cette corde, on ne l'ôte point entièrement pour cela, on ne fait que la passer et repasser. Quand on ne fait qu'une ortie, on l'enduit la première fois de suppuratif, et on la laisse en place quinze à dix-huit jours; car quoique les maréchaux soient dans l'usage de ne la laisser en place que neuf jours, par complaisance pour des particuliers impatiens, qui veulent voir promptement la décision de la cure, soit en bien, soit en mal, l'expérience fait voir dans les maux un peu graves, que ce terme est trop court.

Il faut, après que l'opération est faite, empêcher le cheval de se coucher pendant tout le temps qu'il porte le séton ou l'ortie, pour donner une pente continuelle aux humeurs, ce que l'on fait communément en le suspendant; car tout le monde sait que les chevaux dorment aisément debout; le régime qu'il faut faire observer au cheval, consiste à lui ôter l'avoine, le mettre au son et à la paille pour nourriture, et l'eau de son pour boisson.

Il ne faut pas oublier, après l'opération, de frotter l'épaule avec l'onguent ou l'huile rosat et l'eau-de-vie, et les jours suivans, d'y appliquer, matin et soir, une charge résolutive et spiritueuse, pour fortifier la partie; on peut employer, par exemple, l'emmiellure rouge, et à son défaut, l'emmiellure commune, et y ajouter un demi-setier d'eau-de-vie,

Quand on passe des sétons ou des orties à d'autres parties, comme à la nuque, au cou, sur les rognons et ailleurs, on fait l'ouverture et le détachement de la peau proportionnés à la grandeur de la partie.

Quelquefois on passe un séton au travers d'une tumeur: en ce cas, la matière a cavé dessous suffisamment, et il est inutile de séparer davantage le cuir d'avec la chair.

Il y a des maréchaux très-sensés, qui prétendent avec quelqu'apparence de raison, que cette opération pratiquée comme on vient de le décrire, ne sert qu'à dessécher le dessus de l'épaule. Or comme cette opération ne se pratique que pour des écartis ou une épaule entr'ouverte, ce qui n'arrive point sans que la lymphe du sang remplisse le vide qui se forme par le déchirement du tissu cellulaire qui joint l'épaule au coffre, et que cette lymphe épanchée, venant à prendre dans son séjour une consistance de gelée, forme ce qu'on appelle des glaires, auxquelles il faut procurer une issue, pour empêcher un cheval de boiter, ils prétendent avec raison que le séton, passé au-dessus, n'en peut aucunement procurer l'issue, et en proposent deux autres qui y remédieraient fort bien, si elles étoient en danger.

L'une est de faire faire au séton le tour des bords de l'omoplate (c'est l'os de l'épaule qu'on nomme vulgairement le *paleron* ou la *palette*), ou au moins le demi-tour de ces bords qui joignent l'épaule au coffre.

L'autre, est de corner l'épaule par-dessous, en commençant sous le pli du coude, au-dessus de l'axe, et faisant faire à la spatule le même chemin, sous l'omoplate même, qu'on lui fait faire dessus, dans l'opération qui a été décrite plus haut.

Cette manière d'opérer est fort bien imaginée, puisqu'elle attaque le mal dans son principe, donnant un écoulement à des humeurs qui n'en peuvent avoir, après s'être filtrées par un écart entre l'épaule et le coffre.

Mais le danger qu'il y a de rencontrer un gros rameau de veine qui va se rendre dans la souclavière, fait que cette opération ne peut réussir qu'entre les mains d'un homme qui sache parfaitement la situation de ce rameau et la structure de cette partie, sans quoi le cheval courroit risque de perdre la vie avec son sang; car ce malheur est sans remède.

L'effet de ce remède est de procurer une supuration abondante, qui commence à couler dès les premiers jours, par l'ouverture que l'on a faite dans l'opération. Ce pus est formé par les fibres meurtries et déchirées, qui se trouvent détruites par l'introduction de la spatule entre le cuir et le corps de l'épaule. Ces membranes mâchées par la dureté du fer, venant à se corrompre et à se détacher du vif, et abreuvées, par un suc gélatineux qui découle et suinte par le bout des vaisseaux rompus, forment ce suc épais d'un blanc couleur de soufre, qui découle de ses parties. Les parties voisines abreuvées aussi d'un suc étranger ou surabondant, soit par dépôt ou collection d'humeurs de quelque genre que ce puisse être, se dégorgeant dans cette ouverture, passent par la même voie, jusqu'à ce que la partie soit revenue dans son premier état.

#### *Manière de dessoler.*

Il y a des chevaux si doux, qu'on peut les dessoler à la main; mais quand ils sont méchants, ou qu'on s'en méfie, on les met dans le travail, ou bien on

les renverse par terre. On les prépare ordinairement la veille, en y mettant une emmiellure; ensuite on pare le pied le plus mince qu'on peut, on ouvre bien les talons, et avec le boutoir même, on coupe et on cerne la sole tout autour du sabot, y laissant pourtant à l'entour l'épaisseur de deux écus de sole. Il faut prendre garde de trop enfoncer le boutoir, il suffit de couper assez avant pour qu'il en sorte une petite rosée de sang. Quand, avec le boutoir, on a détaché de tous côtés les plus fortes adhérences de la sole, on passe le bistouri dans la rainure qui a été faite, et en soulevant sa sole par un côté, on coupe avec le bistouri toutes les adhérences qui sont dessous, en frappant légèrement sur le dos du bistouri avec le manche du brochoir. Quand les côtés sont bien détachés, on enlève la sole avec un instrument appelé *le lève-sole*, on la saisit avec les triquoises, et on l'arrache. Quand tout cela est fait, on passe une corde autour du paturon, pour resserrer les vaisseaux, étancher le sang, et se donner le temps de reconnoître le véritable état du pied. Si c'est pour encastelure, ou pour un clou de rue qui ait blessé la fourchette, on fend la fourchette d'un bout à l'autre, pour desserrer les talons et donner une plus libre circulation dans la partie, en dégorgeant les sucs qui y sont étranglés. S'il se trouve des chairs fongueuses, hâveuses ou surabondantes, il faut bien se donner de garde d'y mettre aucun caustique pour les guérir, ce seroit rendre le mal incurable; il faut couper, l'incision étant beaucoup moins douloureuse. S'il y a quelque bicime ou chatte meurtrie, on y donne quelques coups de bistouri ou de rénette, pour la même raison; on fait tacher ensuite pour un moment la corde qui lie la jambe dans le paturon, pour laisser

couler le sang, et arroser la partie, et lui servir de baume. Quand on croit la partie assez dégorgée, on fait resserrer la corde, on lave la plaie avec de l'oxycrat ou de l'eau-de-vie, on ferre à quatre ou cinq clous, et ensuite on applique des plumasseaux couverts de térébenthine, ou imbibés seulement d'eau-de-vie et d'oxycrat, et des éclisses par-dessus, retenues par une autre éclisse transversale qui s'arrête entre les éponges du fer et des deux côtés du talon, et on ne doit lever l'appareil au plutôt que quatre jours après; car c'est une règle générale, que moins une plaie est exposée à l'air, plus promptement elle guérit. C'est la pourriture seule, la trop grande quantité de pus, et la crainte, qui font lever un premier appareil; car on a vu des chevaux auxquels un seul appareil a suffi, après avoir été dessolés, et la sole entièrement revenue au bout de quinze jours, pendant lesquels on n'avoit point levé l'appareil, pour quelques raisons particulières.

Il faut avoir soin de mettre un restreintif avec bol et vinaigre, ou avec la suie de cheminée, le vinaigre et les blancs d'œufs autour du boulet, toutes les vingt-quatre heures, de crainte que la matière ne souille au poil.

#### *De l'amputation de la queue.*

Toutes les saisons de l'année ne sont pas propres à faire cette opération: le grand froid la rend mortelle; le grand chaud la rend incommode à cause des mouches, et de la gangrène qui peut s'y mettre.

Elle se fait de diverses manières: on se sert du bistouri; on se sert du bouterol; on se sert d'un couteau. A un jeune poulain on peut la couper dans un joint avec le bistouri, sans aucune diffi-

culté. A un cheval fait, on la coupoit anciennement, en mettant le bouterol sous la queue à l'endroit où on vouloit la couper, et en donnant dessus un grand coup de maillet, mais c'étoit faire au cheval un double mal, meurtrissure d'un côté, incision de l'autre. Aujourd'hui on s'y prend d'une autre manière, on met la queue sur une bûche debout, on met un grand couteau fait exprès sur l'endroit où on veut la séparer, on donne sur le couteau un grand coup de maillet ou de marteau, on penche le couteau un peu pour la couper en flûte, afin que le cheval la porte par la suite de meilleure grace, puis on y met le feu, en la levant le plus haut qu'on peut avec le brûle queue, qui est un fer fait comme une clef des roues d'un carrosse, avec cette différence, que l'extrémité utile est ronde et non carrée, afin que la queue puisse y entrer. Il faut ensuite appliquer un peu de pois noire sur le bout de la queue et poser le fer, qui aura perdu un peu de sa chaleur, sur la pois, pour la faire fondre. Il faut avoir attention que le cheval ne soit pas dans l'écurie près de la muraille ni d'un pilier, après cette opération, afin qu'il ne puisse pas se frotter, ce qui cause quelquefois de grands accidens. Il faut, après l'opération, frotter avec de l'eau-de-vie le tronçon de la queue, jusques sur les rognons, pendant quelques jours, soir et matin. Si la queue étoit meurtrie ou trop brûlée, ou que le cheval se fût froissé, il faudroit se servir de l'esprit de térébenthine et eau-de-vie, partie égale, battues ensemble, et en frotter comme ci-dessus.

Les marchands anglais, après avoir coupé la queue assez longue, font à ou 6 incisions d'égale distance, depuis la naissance de la queue en dessous, jusques l'extrémité, où elle est coupée. Ils

laissent une suffisante quantité de crin au bout de la queue, pour y attacher une longue corde de la grosseur du bout du petit doigt; ils passent ensuite l'autre extrémité de cette corde dans une poulie qui est attachée au plancher, positivement au-dessus du milieu du dos du cheval, lorsqu'il a la tête à la mangeoire: la même corde doit passer ensuite dans une autre poulie, aussi attachée au plancher, derrière la croupe, au milieu du frottoir; on suspend au bout de cette corde un poids d'une certaine pesanteur, de sorte que le cheval étant couché ou relevé, ait toujours la queue soulevée et renversée sur la croupe. On laisse cette corde jusqu'à ce que les cicatrices soient fermées. Cette opération leur fait porter ce qu'on appelle la queue à l'angloise. Je ne vois pas pourquoi, en pratiquant la même chose aux chevaux des autres pays, ils ne la porteroient pas de même.

*Manière de barrer les veines.*

On s'y prend de deux manières, pour faire cette opération. On se sert du feu (ci-après), nous en parlerons; on se sert de la ligature.

On barre la veine à presque toutes les parties du corps; savoir: au larmier, au bras, à six doigts au-dessus du genou, au jarret, et au paturon, dans sa partie latérale.

Quand on veut barrer la veine au larmier, il faut mettre une corde au cou du cheval, comme si on l'y vouloit saigner, afin que la veine du larmier, qui est une ramification de la jugulaire externe, puisse se gonfler. On lui met la main dans la bouche, pour lui faire remuer la langue et les mâchoires, ce qui aide encore à grossir le vaisseau. Quand il paroît assez plein, on coupe la peau longitudinalement sur le vaisseau, pour le

découvrir. On le détache le plus adroitement que faire se peut avec la corne de chamois, que l'on introduit sous la veine, en glissant haut et bas de la longueur d'un bon pouce, on enfle la corne de chamois, qui a un trou fait exprès pour cet usage, d'une soie torse doublée, jusqu'à la grosseur d'un fil gros de cordonnier, et on la cire ou on l'enduit de poix noire ou grasse, on passe la corne enfilée de cette soie sous le vaisseau, et l'on fait la première ligature du côté que la veine se va rendre dans la jugulaire, on assure la ligature d'un double nœud, ensuite de quoi l'on fait une légère piqûre longitudinale à trois ou quatre lignes près de la ligature, pour en tirer du sang, et pour assurer le maître qu'on a sûrement lié la veine; ensuite on fait une seconde ligature, qui soit aussi forte au moins que la première, pour arrêter le sang; et ensuite on applique une charge dessus, pour empêcher l'inflammation, et l'on fait quelques saignées au cheval, pour diminuer le volume du sang, qui cause quelquefois une enflure très-considérable; on laisse tomber les soies d'elles-mêmes, ce qui n'arrive qu'après plusieurs semaines.

Dans toute opération, et particulièrement dans celle-là, il faut observer que le bistouri et autres instrumens dont on se sert, soient bien nets. On a vu des chevaux prendre le farcin, pour avoir été pansés avec des instrumens mal essuyés, et le mal commençoit à l'endroit de l'opération.

Lorsqu'on le fait au bras, il faut choisir l'endroit le moins chargé, qui est environ à six doigts au-dessus du genou; on n'y fait point de ligature avec la corde; parce que la veine est assez apparente.

Il en est de même du jarret.

Quand on la veut faire au paturon, on peut mettre la corde au-dessus du boulet ou du genou, cela est alors indifférent; mais il faut observer de ne la jamais faire aux jambes gorgées actuellement.

*Du feu.*

Il n'y a point de remède qui soit d'une utilité si universelle que celui-ci dans les maladies des chevaux; il étoit même anciennement en grande faveur dans la médecine pour les hommes, et ce seroit peut-être une question qui ne seroit pas mal fondée, de savoir si la cruauté apparente de ce remède a dû être une raison suffisante pour le faire tomber dans un si grand discrédit. Si la chirurgie moderne a perfectionné la dextérité de la main pour faire les opérations les plus hardies, elle a peut-être perdu aussi, en s'attachant trop à la main, une ressource infinie pour traiter un nombre de maladies que l'antiquité guérissoit par le moyen du feu, et que la chirurgie moderne abandonne comme incurables, ou qu'elle entreprend sans succès, malgré le haut point de perfection auquel elle est parvenue. Laissons ces conjectures qui ne sont pas de notre ressort, et venons à la manière de donner le feu.

Le feu est en usage pour les mêmes raisons, et à-peu-près dans les mêmes cas pour lesquels on emploie le séton et l'ortie; c'est-à-dire, lorsqu'il y a quelque tumeur extraordinaire, causée par l'extravasation d'un suc qui, par son séjour, peut se corrompre, altérer et même détruire une partie, ou, par son déplacement, en embarrasser le mouvement. Les tiraillemens violens et fréquens, les suppurations abondantes, qui sont souvent accompagnées ou précédées de grandes inflammations, étant fort à craindre dans les parties tendineuses

et ligamenteuses qui sont dans le voisinage des jointures, parce que ces parties prêtent peu et se gangrènent plutôt que de s'allonger ou se dilater au-delà d'une certaine mesure proportionnée à leur ressort; par ces raisons, dis-je, on a banni de ses parties l'usage du séton et de l'ortie, que l'on n'emploie que dans les parties grasses et charnues où tous ces accidens, lors même qu'ils arrivent, sont moins dangereux. Outre cet avantage du feu sur le séton et l'ortie, il y en a un autre à considérer; c'est que le feu est résolutif par lui-même. Ce n'est pas assez de donner une issue à un suc étranger à une partie; il faut encore donner à ce suc, souvent épais, la fluidité et la facilité nécessaire pour sortir par l'ouverture qu'on a pratiquée: c'est ce qu'on appelle *digerer*, *résoudre* une humeur. Or, il est dans tous les corps animaux des matières d'une nature singulière, ou qui acquièrent cette nature, par leur déplacement et leur séjour, et qui deviennent, les unes comme une gelée épaisse, d'autres semblables à du suif, d'autres à de la cire, d'autres à de la gomme, d'autres à une résine mêlée de matières terrestres, etc. Ces sortes de matières ne peuvent que rarement, sur-tout quand elles ont acquis une sorte de consistance, se résoudre par des résolutifs tirés des plantes dont on compose les charges (ou cataplasmes) ordinaires; la chaleur actuelle du feu, infiniment plus vive que celle de tous ces *topiques*, est beaucoup plus propre à fondre ces matières, à détruire cette glu et ces attaches ramassées et intrinsèques qui, en liant toutes les particules d'un fluide, et embarrassant leur mouvement, en ôtent la fluidité. Cette activité propre au feu, le rend le plus résolutif de tous les remèdes. Il fait plus, il raccourcit toutes les fibres (expérience aisée à faire, en présentant un mor-

ceau de cuir à l'ardeur du feu), et par conséquent rétablit leur ressort qui, quoique d'une manière imperceptible, ne laissent pas d'être dans une alternative perpétuelle de contraction et de relâchement. Cette action seroit inutile sur des suc épaissis à un certain point; aussi la nature seule guérit rarement ces maux; mais ces suc étant fondus par la chaleur du feu, et ce ressort augmenté, cette humeur achève de se briser et de s'atténuer à la longue, et de rentrer insensiblement dans les voies de la circulation. La cicatrice que laisse le feu, ayant, outre cela, durci les environs de la tumeur, ou plutôt le centre, sert de digue pour empêcher un nouveau dépôt. C'est par cette raison que, si le feu ne diminue pas une tumeur, du moins l'empêche-t-il de croître.

L'action du feu a encore un avantage sur le séton et l'ortie; elle est plus limitée, ne pénètre au dedans qu'autant qu'on le veut, et ne détruit rien qu'à l'extérieur, excepté quand on s'en sert pour faire des ouvertures d'abcès, comme au mal de taupes, aux tumeurs sur le garrot, etc., auquel cas la destruction ne vient point du feu, la matière à laquelle on veut donner issue ayant fait auparavant tout le désordre. Mais toutes les fois que l'on donne le feu à quelque partie, on n'y fait pas pour cela une ouverture, et la manière ordinaire de le donner, est presque toujours superficielle, en appuyant plus ou moins fort, et en promenant le feu dans un espace plus ou moins grand, suivant l'étendue du mal et la figure de la partie. C'est pourquoi on donne tantôt de simples petites raies de feu, tantôt des pointes, des boutons, des étoiles. Quelquefois, quand le mal est grand, on le donne en forme de feuilles de fougère, de feuilles de palme, de pattes d'oie. D'autres fois on met des roues de feu avec

une semence autour, c'est-à-dire, que l'on fait d'abord un cercle avec un couteau rougi au feu, et qu'ensuite on y fait des rayons avec le même couteau, et sur toutes ces lignes on appuie, d'espace en espace, quelques pointes de feu avec un poinçon de fer aussi rougi au feu. Pour appliquer le feu de toutes ces manières différentes, on se sert de divers instrumens; savoir: de pièces de monnoie, de couteaux, de boutons ronds, de boutons plats, de pointes, d'S, selon le besoin des différentes parties.

Quelques personnes sont scrupuleuses sur le choix des matières dont ces instrumens doivent être faits; les uns prétendent qu'on doit préférer l'or; d'autres tiennent pour l'argent; quelques-uns pour le cuivre, et le plus grand nombre pour le fer.

Le feu de l'or et de l'argent est reconnu presque universellement pour être trop violent; le cuivre seroit plus doux, mais les maréchaux sont plus accoutumés à connoître le juste degré de chaleur du fer, que des autres métaux.

Quant aux diverses manières de l'appliquer, la situation ou la conformation de la partie en détermine la figure; par exemple, on barre les veines avec le feu, et cet usage est moins douloureux et moins dangereux que la manière précédente; car le feu ne cause pas une inflammation si grande, particulièrement aux jambes, que l'on a vu quelquefois devent de la grosseur du corps d'un homme; ce qui n'arrive jamais par le feu; on le met avec le couteau de feu, en faisant une croix ou une étoile sur la veine, ou en tirant dessus deux ou trois petites raies; on évite, outre cela, le danger du fœcin, dont nous avons parlé.

On barre ainsi la veine au larmier, au jarret, au bras, à la cuisse, etc.

On perce des abcès avec des pointes de feu, sur-tout au garrot, au toupet, pour le mal de taupe, sur les rognons et aux endroits où nous avons dit que venoient les cors, quand il y a du pus.

A l'épaule, pour un écart, ou à la hanche, pour un effort, on le met en figure de roue: quelquefois, au lieu de faire des rayons, après avoir tracé le cercle, on y dessine avec une pointe de feu, les armes du maître, un pot de fleurs, une couronne, ou autre chose semblable, suivant le goût de celui qui travaille, mais la figure n'y fait rien. Quand il faut beaucoup de raies et de boutons de feu, on peut y faire quelque dessin; mais il seroit ridicule de tracer une figure de feu à un endroit où il ne faut que deux ou trois raies, comme à un suros, où une petite étoile suffit, à une fusée, où on le met en fougère ou patte d'oie, c'est-à-dire, à-peu-près comme les rayons d'un éventail, ou quelquefois en raies disposées comme les barbes d'une plume.

Ce qu'on appelle grains d'orge et semence de feu, c'est la même chose, ce sont de petites pointes de feu, plus petites que les autres, et que l'on sème sur des lignes où on a déjà passé légèrement le feu.

A la couronne, lorsque la matière souffle au poil, ou qu'on veut rélargir le sabot et lui faire reprendre nourriture, on applique de petites raies.

Quand la corne est éclatée, on y met une S de feu pour réunir les deux quartiers séparés par une seime, afin qu'il s'y fasse une avalure qui les puisse réunir. On appelle avalure, une corne plus tendre, formée par un suc gélatineux qui succède à la place de la corne qui a été emportée, et qui est

moins sèche et moins cassante que la corne vieille, et qui par conséquent donne le temps au reste du sabot qui est fendu, de se rejoindre, à l'aide des bons remèdes qu'on y applique, ou plutôt qui sert d'une espèce de glu pour réunir la division. S'il y avoit inflammation à la seime, au lieu d'une S, on mettroit aux deux côtés, deux petites raies de feu.

Pour les courbes, éparvins, vessigons, etc. on le met en palme ou fougère.

Il y a plusieurs choses à observer pour donner utilement le feu, qui ordinairement est un remède très-efficace.

Premièrement, le temps est celui de nécessité, sans s'embarrasser du cours de la lune ni des planètes.

Secondement, il est à propos, s'il y a inflammation à la partie malade, de l'ôter auparavant, par le moyen des remèdes émolliens, dans la crainte de l'augmenter par le feu.

Troisièmement, il ne faut jamais faire chauffer les fers au feu du charbon de terre, parce qu'il chauffe trop vivement, et que par sa vivacité il rouge les couteaux et y fait des dents (au lieu de les conserver lisses et unis), mais seulement à celui du charbon de bois; et il faut en faire chauffer sept ou huit à la fois, ou du moins plusieurs en même temps, afin de n'en pas manquer pendant l'opération, et de la pouvoir achever tout de suite.

Quatrièmement, il faut qu'ils soient rouges, non blancs.

Cinquièmement, il faut avoir la main légère; bien entendu pourtant qu'il faut appuyer assez, pour que la chair prenne une couleur de cerise, et ne se pas contenter de brûler seulement le poil;

mais ne pas enfoncer lourdement, jusqu'à ce que l'on ait percé le cuir.

Sixièmement, il ne faut point d'impatience quand on a donné le feu à un cheval, ni pour le pansement, ni pour le succès de la cure. Je dis pour le pansement, parce qu'il ne faut point faire marcher un cheval, si on lui a donné le feu aux jambes, que plusieurs jours après que l'escarre est tombée, ce qui n'arrive guère qu'au bout de quinze jours, et elle est bien autant et plus à se guérir. On ne doit pas non plus être inquiet pour le succès de la cure, parce qu'il arrive souvent qu'un cheval, auquel on aura donné le feu pour boiter, boitera encore six mois, et même un an après; mais quoique l'effet de ce remède soit lent, il opère cependant assez sûrement; et s'il n'emporte le mal, du moins il en arrête le progrès.

Quand on a appliqué le feu, on frotte la brûlure avec du miel et du sain-doux, ou du miel et de l'eau-de-vie, ou de l'encre à écrire commune, ou bien on y met un ciroène avec de la cire jaune fondue, avec partie égale de poix noire, et de la fondure de drap, ou des os calcinés, ou de la sulfate brûlée par-dessus; mais le miel et l'eau-de-vie font l'escarre moins grande. Les jours suivans on applique dessus de l'onguent d'althéa, ou rosat, pendant dix, douze, ou quinze jours.

Voici un autre onguent pour la brûlure, qu'on assure meilleur. Prenez une livre de fiente de poule la plus fraîche, une livre de sauge hachée et pilée, et mêlée avec la fiente de poule, ensuite deux livres de sain-doux fondu, mis dans un grand pot de terre, avec la fiente et la sauge, bien couvrir le pot, le mettre sur un feu de charbon, faire cuire cela quatre ou cinq heures, passer ensuite le tout, bien chaud, dans un gros linge. Il faut garder

cet onguent; et pour s'en servir, il faut en frotter tous les jours délicatement sur chaque raie, avec la barbe d'une plume.

Septièmement, il faut empêcher que le cheval ne se frotte et qu'il ne se morde, ce qui arrive souvent, car il s'arrache jusqu'au vif. Il faut alors lui mettre un collier, le chapelet, et même les entraves, et mettre sur la plaie de l'alun calciné, ou du colcothar en poudre, ou de l'eau vulnéraire, une fois le jour, ou de l'eau seconde.

Huitièmement, si le feu agissoit peu, ou que les plaies se refermassent trop vite, il n'y auroit qu'à passer deux ou trois fois, avec un pinceau, de l'huile de vitriol sur les raies, cela rendroit le feu qu'on auroit donné, beaucoup plus résolutif et plus actif.

Neuvièmement, quand le feu a fait trop d'impression, on lave la brûlure avec de l'eau vulnéraire ou de l'eau seconde, une fois ou deux par jour. Quoique nous venions de dire qu'il n'y avoit point de temps marqué pour faire usage du feu, et que la nécessité y pouvoit déterminer en tout temps; cependant, quand on est libre de le choisir, comme pour molettes, vessigons, courbes ou autres accidens qui ne pressent pas, il y a un avantage considérable à préférer l'automne, parce que les chaleurs et les mouches étant passées, le cheval en est beaucoup moins incommodé. Il est à propos de le laisser l'hiver entier à l'écurie, sans le faire sortir; et au commencement du printemps, on le promène à la rade dans les prairies, ou sur un tapis vert dans la campagne. On peut mettre les chevaux hongres ou les cavales, à qui on a donné le feu, en pâture au printemps, au lieu de les garder à l'écurie et de les promener, comme on est obligé de le faire aux chevaux entiers. Quand

on fait cette opération à un cheval de prix, on ne doit pas regretter le long temps qu'il reste sans travailler ; il répare dans la suite, par un travail infatigable, le temps qu'il a perdu, et l'on ne voit presque jamais arriver de maux aux parties qui ont eu le feu.

*Manière d'énervier.*

Sur les os des pinnes, ou ailes du nez, dont on a parlé dans l'ostéologie, il se trouve de chaque côté un muscle qui vient jusqu'au bout du nez. Ce muscle est fort sensible au toucher, et roule sous le doigt comme une corde de la grosseur d'un tuyau de plume : parvenus l'un et l'autre jusqu'au bout du nez, ils se réunissent par leurs tendons, qui s'épanouissent en une aponévrose, laquelle se perd dans la lèvre supérieure, et c'est ce double muscle que l'on doit couper dans l'énervation.

On faisoit anciennement cette opération, en fendant les nascaux par le bout; on trouvoit l'extrémité aponévrotique, ou la réunion de ces tendons desquels nous venons de parler; on la saisissoit avec des triquoises ou tenailles communes; ou bien on la passoit dans un morceau de bois fendu que l'on serroit fortement par-dessus, avec une forte ficelle, on y passoit une corne de chamois, puis on la tiroit à soi pour sentir toutes ses adhérences, et reconnoître la direction de ses fibres, que l'on coupoit avec un bistouri, après avoir fendu la peau à un pouce au-dessous de l'os de la pommette, à droite et à gauche, puis d'une sacCADE on l'arrachoit fortement, et l'opération étoit faite. Mais cette méthode est absolument mauvaise, elle cause une inflammation et une enflure terrible à la tête du cheval, qui en périt souvent.

Il est à remarquer que plus on coupe haut ces muscles, et plus l'inflammation est à craindre, à cause que le tiraillement se fait dans une plus grande longueur.

On s'y prend aujourd'hui d'une autre manière. On fait une incision longitudinale de deux pouces de longueur, sur la partie charnue du muscle même, à côté du nez, à quatre ou cinq doigts au-dessous de l'œil; on découvre le muscle et on le coupe le plus haut que faire se peut; on saisit le bout d'en-bas, qui se retire fort promptement, et on en coupe environ un pouce ou un pouce et demi de longueur. On panse la plaie avec du beurre frais ou du suppuratif, et on empêche que le cheval ne se frotte.

Cette opération se pratique pour décharger les veues grasses, pour les chevaux lunatiques, pour diminuer le volume des têtes trop grosses, mais elle n'opère que comme pourroit faire un séton, elle empêche, dit-on, les chevaux de broncher.

Cette opération se pratique aussi aux ars. Les maréchaux ne sont pas parfaitement d'accord sur la partie que l'on doit couper; les uns prétendant que c'est un gros tendon, large d'un pouce, antérieur au pli du bras; les autres, un autre tendon latéral beaucoup plus mince; les uns et les autres disant en avoir vu de bons et de mauvais succès. Cette dernière opération se pratique en fendant la peau longitudinalement de haut en bas, disséquant le tendon du muscle qui se présente, passant la corne de chamois dessous, et coupant tout en travers ce tendon sur la corne. Il est à observer que les chevaux n'ont point de convulsion quand on leur coupe les tendons, quoiqu'ils ne soient pas entièrement achevés de couper, comme cela arrive aux hommes, et même qu'ils souffrent

cette opération assez tranquillement ; l'on n'est pas même obligé de les lier, et il suffit de leur lever une jambe. Elle se pratique pour les jambes arquées ou bouletées, que les maréchaux appellent *juquées* ou *pieds-bots*.

*Du polipe ou de la souris,*

Les chevaux sont aussi sujets que les hommes à une maladie qu'on appelle *polipe*. C'est une excroissance fongueuse qui prend son origine vers la voûte du palais, descend dans le nez et embarrasse la respiration, et fait souffler le cheval. Il n'y a point d'autre remède à cette maladie, que d'emporter ce corps étranger. On introduit la corne de chamois dans le nez ; on perce la substance spongieuse de ce corps étranger, et on l'attire à soi ; on donne la corne à tenir à un serviteur, sans quitter prise, et l'on introduit le bistouri le plus avant que faire se peut dans les naseaux, et on coupe le plus près de la racine que l'on peut, en remontant.

Les maréchaux appellent ce mal, *souris*, et l'opération, *désouricher*, mais cette opération n'est pas ordinaire, quoiqu'utile et peu dangereuse.

*De la manière de couper la langue.*

Il y a des chevaux qui ont la vilaine habitude de tirer la langue, et qui la laissent pendre en dehors d'une longueur assez considérable. Quoique ce soient d'ailleurs de très-beaux chevaux, rien n'est plus désagréable à la vue. Cela peut provenir d'un relâchement dans la partie, aussi bien que de mauvaise habitude. On essaie différens moyens pour les corriger de ce défaut. On leur met des drogues âcres et désagréables sur le bout de la langue, pour la leur faire retirer ; on la pince, on

la pique, on y cingle de petits coups pendant plusieurs jours ; et quand ce n'est qu'une mauvaise habitude, on la leur fait perdre quelquefois, à force de soins et d'assiduités. Mais si ce défaut vient de mauvaise conformation, ou d'un relâchement dans la partie, et que toutes ces tentatives deviennent inutiles, on a recours à l'opération, qui consiste à en couper un petit bout de chaque côté ; ce qui se fait en la tirant un peu sur le côté, la tenant ferme dans la main, ou sur un petit bout de planche, et en coupant, avec un rasoir bien tranchant, les deux côtés du petit bout, afin que la langue reste toujours un peu pointue, parce que si on la coupoit transversalement, elle passeroit par la suite par-dessus le mors, et outre cela le cheval auroit de la peine à ramasser son avoine dans la mangeoire.

*Observations sur la manière de faire avaler les breuvages et les pilules, et sur l'usage du billot.*

L'usage ordinaire, lorsqu'on veut faire avaler un breuvage à un cheval, est de lui lever la tête haute, de lui tenir la bouche ouverte avec un bâillon, et lui couler dedans la potion tout doucement avec la corne. Dans certaines maladies où il ne peut ouvrir la bouche, on lui met la corne dans les naseaux, et le breuvage passe par la communication de la voûte du palais, entre la bouche et le nez. Dans d'autres maladies, on le fait pour détacher quelque ulcère qui se peut trouver dans les naseaux, comme dans la gourme et la morve. Quelquefois on use de cette méthode, quoiqu'il n'y ait point d'ulcères dans les naseaux, et que le cheval puisse aisément ouvrir la bouche, mais seulement parce qu'il seroit dangereux de lui faire lever

la tête, qu'il est obligé de lever plus haut quand il prend par la bouche. Pour les pilules, on se saisit de la langue, on la tient ferme, et on met la pilule dessus avec un petit bâton, et elle se fond ou tombe insensiblement dans l'œsophage; si elle ne couloit pas aisément, on lui feroit tomber sur la langue quelques gouttes d'huile, pour faciliter la descente. Après avoir pris les pilules, on peut lui couler sur la langue un petit verre de vin pour achever de précipiter les pilules. Mais voici ce qu'il faut observer.

1.<sup>o</sup> Qu'il est dangereux de faire lever la tête trop haut, parce que le cheval s'engoue plus facilement.

2.<sup>o</sup> Que quand il tousse, il faut cesser pour un moment le breuvage et les pilules, et lui laisser baisser la tête, parce qu'on a vu des chevaux qui ont péri d'une médecine, non par la qualité des drogues, mais par la quantité de liqueur qui étoit tombée dans la trachée-artère, et avoit suffoqué le cheval.

3.<sup>o</sup> De ne point tirer la langue trop fort, parce que les adhérences étant foibles, on pourroit l'arracher.

4.<sup>o</sup> De ne lui point faire avaler trop vite, par la même raison.

5.<sup>o</sup> De laisser le cheval quatre ou cinq heures au filet, sans manger.

Le billot n'est point sujet à ces inconvéniens; c'est un bâton fait en forme de mors, autour duquel on met les médicamens convenables, incorporés, s'il le faut, avec suffisante quantité de beurre ou de miel, et que l'on enveloppe d'un linge pour retenir le tout; aux deux bouts de ce mors est attachée une corde que l'on passe par-dessus les oreilles comme une têtère. On laisse le cheval à

ce billot, jusqu'à ce qu'il ait sucé tout le médicament. Cette manière de faire prendre les remèdes, est assez commode et sans aucun danger.

D'autres ne mettent point de bâton dans le billot; ils mettent le médicament sur un linge, qu'ils roulent ensuite et nouent par les deux bouts, et ils l'attachent comme le précédent.

*Manière de faire les pelotes blanches ou étoiles.*

Il y a plusieurs manières pour faire une pelote blanche, mais la meilleure est celle qui suit.

Il faut, avec un poinçon fait en forme d'une grosse aigle de cordonnier, percer la peau au milieu du front, de travers en travers, et détacher la peau de l'os avec ledit poinçon; il faut prendre ensuite quatre petites lames de plomb, étroites et longues d'environ quatre doigts, et à chaque trou que l'on fait, y passer une lame, en sorte que les deux bouts de ladite lame sortent par les deux extrémités; on en met de cette façon quatre en forme d'étoile, qui passent les uns sur les autres, et forment une espèce de bosse dans le milieu du front. Cela étant fait, il faut, avec une ficelle, serrer les extrémités desdites lames, en serrant la ficelle de plus en plus, et l'arrêter; on laisse le plomb et la ficelle deux fois vingt-quatre heures; on l'ôte ensuite, on laisse suppurer la plaie sans y toucher; il s'y fait une espèce de croûte, le poil tombe de soi-même, et celui qui revient est blanc.

D'autres se servent d'une tulle ou brique, en frottant la partie jusqu'à ce que le poil soit tombé et la peau écorchée, et frottent ensuite l'endroit avec du miel.

D'autres se servent d'une pomme, qu'ils font rôtir au feu, et l'appliquent toute brûlante sur la

partie, ce qui forme une escarre, et le premier poil qui revient est blanc.

D'autres rasant la partie, la frottent avec du jus d'oignon ou de poireau, appliquent ensuite sur l'endroit rasé une mie de pain sortant du four; l'y laissent jusqu'à ce qu'elle soit refroidie, et frottent ensuite la partie avec du miel.

*Manière de tailler les grandes oreilles pour les rendre petites.*

Il faut faire faire deux moules de forte tôle par un habile serrurier, qui prendra la mesure juste d'une oreille bien faite, et il formera ses moules de même: il faut qu'il y en ait un plus petit que l'autre; le plus petit sera mis en dedans de l'oreille du cheval, et le plus grand en dehors. L'oreille étant ainsi prise entre ces deux moules, il faut la serrer fortement en dedans et en dehors, par le moyen d'un instrument à vis, ensuite avec le bistouri on coupera ce qui débordé de l'oreille. L'opération étant ainsi faite aux deux oreilles, on ôte les moules, et il faut laisser le cheval quatre ou cinq heures au filet, attaché entre les deux piliers dans l'écurie, de manière qu'il ne se frotte pas. Lorsque le sang sera arrêté, il se formera une croûte autour des oreilles, et le lendemain on frottera la plaie tout autour avec de l'onguent pour la brûlure, ou parties égales d'althéa, de miel ou de sain-doux fondus ensemble; on applique de l'un ou de l'autre onguent avec la barbe d'une plume soir et matin, jusqu'à ce que cette croûte tombe d'elle-même. Avant de faire cette opération, il faut couper ou raser le poil des oreilles en dedans et en dehors, le plus près qu'on pourra.

Pour relever les oreilles des chevaux qui les ont écartées et pendantes (qu'on appelle oreillard),

on leur coupe environ deux doigts de la peau au-dessus de la tête, entre les deux oreilles; il faut ensuite rapprocher et coudre les deux peaux pour les rejoindre: on pansera la plaie à l'ordinaire jusqu'à guérison. Il paroît qu'il y a un peu de cruauté dans les opérations ci-dessus, mais il y a aussi des curieux à qui cela plaît.

*Manière de faire des marques noires sur le corps d'un cheval blanc ou gris.*

Il faut prendre environ une demi-livre de chaux vive, un quarteron de savon d'Espagne, coupé bien menu, et une demi-livre de litharge d'or en poudre, dans un pot où on aura mis de l'eau de pluie suffisamment. On met cette composition sur le charbon, on remue comme pour faire de la bouillie; lorsque le tout est cuit et bien mêlé ensemble, on le laisse refroidir en le remuant toujours, jusqu'à ce que l'on puisse y toucher avec la main; on l'applique ensuite sur le poil qu'on veut teindre en noir, après quoi on met un linge blanc avec un bandeau léger, jusqu'à ce que la matière soit sèche; on lave ensuite la place avec de l'eau fraîche. Afin que cette teinture dure long-temps, il faut l'appliquer lorsque le cheval aura mué, et cela durera un an sans changer de couleur.

Pour faire des marques de couleur de poil de chatelaine, il faut prendre une livre d'eau-forte, une once d'argent brûlé, une once de vitriol en poudre, une once de noix de galle en poudre; mettre le tout dans une grande bouteille, ayant auparavant fait consumer l'argent par l'eau-forte; on laisse le tout ensemble l'espace de neuf jours avant que de s'en servir, et il faut que ce soit avec un pinceau, et plus délicatement qu'avec l'autre composition; si l'on veut seulement une couleur

d'alezan , il faut mettre plus ou moins d'argent brûlé dans de l'eau forte , et la couleur sera plus ou moins foncée.

*Pour faire revenir le poil tombé par gale , où besoin sera.*

Prenez partie égale de populéum et de miel blanc , frottez-en deux fois par jour , quinze jours de suite , les endroits où le poil sera tombé ; et si c'est en été , à cause des mouches , mêlez-y de la poudre de coloquinte , ou de la poudre d'aloës succotrin.

*En voici un autre.*

Prenez des racines de jons blancs qui croissent sur le bord des étangs ou rivières ; après les avoir bien nettoyées , il faut les faire bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles deviennent en bouillie ; ajoutez-y ensuite autant de miel blanc , mêlez bien le tout ensemble , et de cette composition passez-en tous les jours sur les places où le poil ne veut pas revenir , quinze ou vingt jours de suite.

*Manière de remplir les salières.*

Prenez partie égale d'orge mondé et de vesse qu'on donne aux pigeons , pilez-les l'un et l'autre , et les faites cuire dans de l'eau - rose jusqu'à ce que cela soit en bouillie ; remplissez - en tous les jours les salières du cheval , avec un bandeau fait exprès , et continuez trois semaines ou un mois.

*Pour faire croître le crin et la queue.*

La principale cause que la plupart des queues des chevaux ne sont pas longues et garnies de poil , c'est le peu d'attention des palefreniers , qui lavent superficiellement le haut de la queue , et n'ôtent pas la crasse qui est à la racine des crins , qui cause

des démangeaisons au cheval , qui l'obligent à se frotter et déchirer sa queue. La même chose arrive aux crins de l'encolure , si l'on n'en a pas soin. On trouve à certaines queues de gros crins courts , qui consomment la nourriture des autres crins , il faut les arracher. Quelquefois aussi ce sont des cirons qui rongent la racine des crins ; en ce cas il faut se servir du remède suivant , et prendre une once de vif-argent amorti dans une once de térébenthine , l'incorporer dans du sain-doux , jusqu'à ce qu'il vienne couleur de cendre , et en frotter la racine des crins pendant quatre jours.

Les remèdes les plus communs dont on se sert pour faire croître les crins et la queue , sont les suivans.

Quelques - uns mettent infuser dans un seau d'eau des feuilles de noyer , et en lavent les crins et la queue.

D'autres se servent de la racine de roseaux qu'ils font bouillir.

D'autres prennent l'eau avec laquelle on lave la viande de boucherie avant de la mettre au pot.

D'autres prennent de la lessive et du savon noir mêlés ensemble , mais il ne faut pas que la lessive soit trop forte , elle feroit tomber les crins , et de l'une de ces eaux on lave les crins et la queue jusqu'à la racine.

On assure que le remède suivant est excellent , non seulement pour faire croître les crins , mais pour les faire croître où ils sont tombés.

Deux poignées de crins de chèvre fraîche , une demi livre de mist , une once d'atun en poudre , une chopine de sang de porc ; faire bouillir le tout ensemble , et en frotter les crins.

On se sert aussi , pour faire revenir les crins et le poil après une blessure , de coques de noix ou

noisettes brûlées et pulvérisées, que l'on met dans partie égale de miel, d'huile d'olive et vin, et l'on en frotte les crins.

Du jus d'ortie avec du miel et du sain-doux mêlés ensemble, font le même effet.

Il faut, tous les mois, couper le bout de la queue, non-seulement pour la rendre égale, mais encore pour la faire croître. Il ne faut pas qu'elle passe le fanon, le cheval, en reculant, marcheroit dessus et se l'arracheroit.

Quand un cheval a la queue blanche, et qu'on veut la conserver propre, il faut, après l'avoir peignée et lavée, l'enfermer dans un sac, autrement la fiente et l'urine la rendroient jaunc.

## TRAITE DU HARAS.

**P**ERSONNE ne révoque en doute que de tous les animaux, le plus nécessaire et le plus utile est le cheval, soit pour la communication des habitans d'une province à l'autre, soit pour le transport des marchandises, soit enfin pour la magnificence et pour la défense d'un état; il seroit donc surprenant qu'on négligeât d'en multiplier l'espèce dans un royaume où l'on trouveroit tout ce qui convient à l'établissement et à l'entretien des haras.

Il est constant que la France n'a rien à désirer de ce côté-là, puisqu'elle est située sous un climat qui abonde en excellens pâturages. Cette vérité est même attestée par l'histoire, qui nous apprend que les romains avoient établi de magnifiques haras sur les bords du Rhône, tant ils étoient persuadés qu'on ne peut avoir trop d'attention pour se procurer

eurer une bonne et nombreuse cavalerie. D'ailleurs, en négligeant cet avantage, ce seroit laisser à ses voisins le profit d'un commerce dont l'utilité est certaine. Mais ces réflexions étant étrangères au sujet que nous avons à traiter, nous nous contenterons de rapporter ici les observations que nous avons faites sur les auteurs qui ont écrit de cette matière, observations qui augmenteront utilement notre école de cavalerie.

Un auteur moderne compare avec raison un haras avec un jardin. Il dit que les arbres exposés avantageusement et cultivés avec soin, produisent d'excellens fruits, au lieu que des arbres plantés au hasard et négligés, ne donnent rien d'agréable au goût. Il en est de même d'un haras, il faut des connoissances particulières pour en tirer de bons chevaux.

Ce qu'il y a d'essentiel à examiner pour l'établissement d'un haras, c'est,

- 1.<sup>o</sup> L'exposition du terrain, et la qualité des pâturages.
- 2.<sup>o</sup> Le choix des étalons et des cavales.
- 3.<sup>o</sup> Les règles qu'on doit observer dans la conduite d'un haras.
- 4.<sup>o</sup> Et enfin la manière d'élever les poulains jus qu'à ce qu'ils soient en état de rendre service. C'est ce que nous allons tâcher d'expliquer dans les articles suivans.

### ARTICLE PREMIER.

#### *De terrain propre pour un haras.*

L'expérience fait voir qu'un haras établi dans un terrain sec, dur et stérile en apparence, produit des chevaux sains, légers, fermes et vigoureux, avec la jambe sèche et nerveuse, et la corne dure;

ils s'entretiennent de peu, toutes qualités recherchées des connoisseurs. Au contraire, ceux qui sont élevés dans des pâturages gras et humides, ont pour la plupart la tête grosse de chair et d'ossements, l'encolure charnue, le corps épais, les jarrets gras, les sabots gros, les pieds plats et pesans; ils dépérissent au moindre travail; il leur faut une nourriture grasse et abondante; ils sont d'un tempérament humide, et par conséquent sujets aux fluxions, sur-tout aux jambes, qui sont comme l'égoût de toutes les humeurs.

La plupart de ces défauts se trouvent dans beaucoup de chevaux élevés en Frise, en Hollande, en Flandre, etc. parce que les pâturages de ces pays sont grossiers et fort humides, à cause de leur situation marécageuse et de la froideur du climat; d'ailleurs, l'abondance des herbes que ce terrain produit, fait que les poulains croissent extrêmement en hauteur et en épaisseur, mais peu en nerf, en fermeté et en courage, parce que, suivant les physiiciens et les naturalistes, le propre des alimens humides et fluides, est d'étendre et d'amollir les parties du corps de l'animal; et le propre des alimens chauds, est de resserrer et de fortifier ces mêmes parties. C'est pour cela que les chevaux élevés dans les pays chauds sont, généralement parlant, nerveux, légers et vigoureux, d'une ressource presque inépuisable, et d'une plus longue vie que les autres, parce qu'il est certain que l'air, le climat et le terrain de ces contrées, produisent des herbes et du grain qui fortifient et vivifient le tempérament des chevaux qu'on y élève.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne puisse absolument tirer de bons chevaux que des pays où le climat et les alimens sont chauds, puisque depuis long-temps il sort des haras de l'empereur et

de plusieurs princes d'Allemagne, des chevaux qui, par leur beauté et leur courage, sont souvent au-dessus des étalons dont ils sortent. Le même avantage s'est quelquefois trouvé dans quelques cantons de la Normandie et du Limousin, quand les haras n'y étoient pas négligés.

Il doit résulter de toutes ces circonstances, qu'il faut tâcher de remplacer par l'art ce qui manque à la nature du pays. On choisit pour cela un terrain un peu élevé, composé de quelques hauteurs et petites collines, dont la tête ne soit ni grasse ni dure. Ce terrain ne doit pas être absolument aride; il faut qu'il soit capable de produire une herbe douce, tendre et odoriférante, ce qu'on éprouve en y semant de la graine qui renferme ces qualités; il faut aussi pour cela, qu'il soit exposé au midi ou à l'orient.

Comme il se trouve dans plusieurs provinces de France, des terrains et des expositions telles que nous venons de dire, on peut conclure que ce n'est que par la négligence, le manque d'attention et le mauvais choix qu'on a fait des étalons, que nous sommes privés de l'avantage d'avoir des chevaux tels qu'on le désireroit, soit pour la selle ou pour les beaux atelages.

Heureusement les soins qu'on prend présentement pour remédier à ces inconvéniens, donnent lieu d'espérer que dans peu d'années les amateurs de la cavalerie seront entièrement satisfaits.

#### ARTICLE II.

##### *De choix des étalons et de la cavale.*

Les étalons qui viennent des pays chauds, ont été de tout temps regardés comme les meilleurs pour en tirer race; tels sont les chevaux turcs,

arabes, barbes et espagnols; et lorsqu'ils sont bien choisis, les chevaux qui en proviennent peuvent produire aussi d'excellens étalons. Un beau cheval anglois, danois ou allemand, s'il est de bonne race et bien choisi, réussit fort bien dans un haras, parce que la noblesse de ces pays est fort curieuse, et n'épargne rien pour avoir des étalons parfaits. Il est cependant plus avantageux d'en avoir du pays propre d'où ils sortent: ils forment presque toujours des chevaux d'une structure plus noble et plus fière; ils résistent mieux à la fatigue, et vivent plus long-temps que les chevaux qui sont sortis d'étalon du côté du Nord.

Un étalon barbe fait ordinairement plus grand que lui, sur-tout en France; mais il ne faut pas qu'il soit haut sur jambes, ni trop long-jointé; il faut au contraire qu'il ait le pâturon un peu court, mais gros à proportion de sa jambe, et flexible.

Les étalons d'Espagne ne réussissent pas si bien, parce qu'ils font plus petits qu'eux, et qu'une jument n'en retient pas si bien que d'un barbe. Lorsqu'on veut tirer race d'un cheval d'Espagne, il faut le choisir fort de corps, d'épaules et de jambes, et d'une taille avantageuse, car les poulains qui en proviennent, dégèrent toujours de ce côté-là.

Un étalon, pour être beau, doit être grand, relevé du devant, sain par-tout le corps, jeune et sans défauts; n'avoir point la vue altérée, les reins bas, les jarrets, les jambes ni les pieds defectueux, sur-tout qu'il ne soit point serré du derrière, ni étroit du devant, mais bien ouvert entre les bras et les jarrets.

Il ne suffit pas seulement pour le choix d'un étalon, qu'il soit d'une magnifique figure, et qu'il n'ait aucun des défauts extérieurs décrits dans la première partie de cet ouvrage: une chose aussi

essentielle, et à laquelle bien des gens ne font pas d'attention, ce sont les qualités intérieures qu'il faut rechercher outre la figure, et qui ne sont que trop souvent négligées. C'est précisément ce manque d'attention et de connoissance qui multiplie les belles rosses, dont le prix ne devient considérable que par l'ignorance de ceux qui s'en entêtent, parce que les faux connoisseurs s'imaginent que la bonté est inséparable de la beauté. Il y en a qui tombent dans une autre erreur non moins dangereuse, qui est, qu'après s'être servi long-temps d'un cheval entier, lorsqu'il commence à s'user, ils le confinent dans un haras, comme s'il suffisoit qu'un cheval eût été bon dans sa jeunesse, pour qu'il produise de bons chevaux dans un âge trop avancé. Un cheval hors d'âge, ou qui a fait de grands efforts, ne peut plus engendrer des poulains sains, nerveux et vigoureux.

Les qualités essentielles dans un étalon, à l'approche d'une jument, sont l'activité et la légèreté, car s'il est froid et mou, il ne fera que des poulains lâches et sans vigueur.

Quoique, contre l'avis de bien des auteurs, je ne regarde la différence des poils que comme un caprice et un jeu de la nature, je suis pourtant d'avis qu'on choisisse des étalons qui soient d'une robe et d'un poil estimés des curieux, non que je les croie meilleurs, mais uniquement pour donner une bonne teinture à un haras.

Les poils les plus en réputation sont le noir de tête, le brun gris, le bai châtain, le bai doré, l'alezan brun et l'alezan roux, l'isabelle doré avec le robe de moule, les reins et les extrémités noires. Tous les poils qu'on appelle lavés et mal teints avec les extrémités blanches, avec raison ne sont pas recherchés pour le haras.

Suivant ce que nous venons de dire pour le choix d'un étalon, l'unique moyen pour avoir de beaux, de bons et de courageux chevaux, c'est d'acheter, sans ménager sur le prix, des étalons qui, outre la figure, aient encore toutes les qualités qu'un brave cheval doit avoir, savoir, la bouche bonne et fidelle, les ressorts des hanches unis, lians, une souplesse d'épaules qui les rendent libres et légers autant qu'un cheval peut l'être naturellement sans le secours de l'art. Toutes ces qualités doivent encore être accompagnées d'une grande docilité, jointes pourtant à un naturel gaillard et vigoureux. Tout cheval naturellement hargneux, malin, fougueux, ombrageux, rétif, ramingue, dangereux de la dent et du pied, traître et ennemi de l'homme, doit être absolument exclus du haras, car tous ces défauts se communiquent et empestent la race.

Comme les qualités que nous venons de décrire pour former un bon étalon, ne se trouvent pas dans la simple figure, on doit absolument monter celui qu'on veut acheter, pour juger de sa ressource et de sa vigueur, et pour sentir s'il ne pèche point du côté de la bouche, des épaules, des hanches, des jarrets, etc. et s'il n'a aucun vice intérieur.

On ne sauroit non plus être trop sur ses gardes pour éloigner d'un haras les étalons qui ont des défauts héréditaires : ces défauts sont, au dire des connoisseurs, la pousse, la morve, la courbature, les jarrets gras, les courbes, les vessigons, les éparvins, les jardons, les formes, les jambes arquées ; ceux d'être rampin, lunatique, colère, sujet aux vertiges, d'avoir le tic, les yeux chargés, troubles et sujets aux fluxions, auxquels on ajoute, comme nous l'avons dit ci-dessus, les vices qui viennent de malice et de pure mauvaise volonté :

tous lesquels défauts se communiquent ordinairement de génération en génération.

Lorsqu'on est curieux d'avoir des chevaux de carrosse pour former de beaux atelages, il faut choisir un étalon d'une plus grande structure que pour la selle, et l'assortir avec des jumens de sa taille. Ceux qui sont les plus recherchés pour cet usage, viennent des plus beaux haras de Danemarck et d'Allemagne ; mais si on les veut d'une belle tournure et sans défaut, il ne faut avoir aucun égard au prix, car ils sont très-chers, même dans le pays.

Tout ce qu'on vient de dire du choix d'un étalon, doit également s'entendre de celui d'une cavale ; car si elle n'a les mêmes qualités, il est à craindre, malgré la perfection de l'étalon, que les poulains qu'elle produiroit, ne se ressentissent de ses propres défauts.

Les jumens angloises et les jumens normandes sont regardées comme les meilleures, pourvu qu'elles soient de bonne race, relevées du devant, bien fournies, épaisses, grandes de corps, le corsage pourtant médiocrement long, le coffre large, c'est-à-dire, la côte ronde, ample et le flanc plein.

Comme les étalons barbes, espagnols et autres des pays orientaux et méridionaux, sont ordinairement très-fins, si la jument étoit de la même force, les poulains qui en proviendroient seroient trop minces de corps et de jambes. Elle ne doit pas non plus être de beaucoup plus haute que l'étalon, parce que le poulain croit trop en jambes.

Il est si important d'avoir des jumens de bonne race, qu'on remarque qu'une jument engendrée d'un mauvais cheval, quoique belle d'elle-même, ne produit rien qui vaille, quand même le poulain

paroîtroit d'abord bien fait et beau ; car en croissant il décline , au lieu qu'une jument qui sort de bonne race , quoique son poulain n'ait pas une belle apparence dans sa première jeunesse , en croissant il embellira autant que l'autre deviendra laid.

Comme l'expérience fait voir que les poulains tiennent ordinairement de l'étalon , il y a des gens qui ne s'attachent pas tant à la figure de la jument , pourvu qu'elle soit bonne nourrice , c'est-à-dire , qu'elle ait beaucoup de lait.

Lorsqu'une jument étrangère pèche par trop de finesse , et qu'elle a d'ailleurs des qualités , on lui donne un étalon étoffé qui ait de la jambe. Si c'est une jument du pays , qui soit épaisse , traversée et bien fournie de jambes , il faut lui donner un cheval fin , c'est ainsi qu'en assortissant les différentes espèce de figures , on peut rencontrer la belle nature.

### ARTICLE III.

#### *Des règles qu'on doit observer dans la conduite d'un haras.*

LES principales règles qui s'observent dans la conduite d'un haras , regardent la distribution de son terrain , l'âge que doivent avoir les étalons et les jumens , la quantité de jumens qu'un étalon peut servir , le temps de la monte , la manière de faire couvrir , et le temps où la jument met bas.

#### *Distribution du terrain.*

Il faut qu'un haras soit placé dans un grand parc ou enclos , dont le terrain et l'exposition soient selon ce que nous avons dit dans l'article 1<sup>er</sup>. Ce parc doit être partagé en plusieurs enclos entourés de bonnes palissades , d'une hauteur suffi-

sante pour que les jumens et les poulains ne puissent les franchir.

Si la nature n'a point produit dans le terrain destiné pour cet usage , quelque petite rivière , ruisseau ou fontaine , ce qui seroit très-avantageux pour y abreuver ses jumens et leur suite , il faut y faire quelques abreuvoirs.

Il faut pratiquer dans ces différens enclos , des écuries de planches , dont l'entrée soit fort large , pour mettre les jumens et les poulains à couvert , dans un temps d'orage , et pour les garantir de la grande ardeur du soleil.

Il doit aussi y avoir un homme vigilant , qui prenne garde , nuit et jour , à ce qui se passe , afin de remédier aux désordres qui peuvent arriver , et d'en donner avis au chef du haras , et cet homme est logé dans une cabane de planches.

En Hongrie , en Pologne et en quelques autres endroits de l'Europe , les haras ne sont point fermés. On y laisse les poulains en plein air pendant une bonne partie de l'année , sans les rassembler , ce qui les rend sauvages , ennemis de l'homme , et par conséquent difficiles à dompter. Ils sont avec cela pour l'ordinaire mal tournés et mal-adroits , quelque sortis de bonne race. Il est vrai qu'ils sont d'une plus grande fatigue , et rendent plus de service que les autres.

#### *L'âge que doivent avoir les étalons et les jumens.*

Si l'étalon est un barbe , un espagnol ou autre des pays chauds , il faut qu'il ait sept ans faits avant que de le faire couvrir. Si c'est un étalon anglois , danois ou allemand , comme ceux de ces pays sont plutôt fermés , on peut les faire couvrir à six ans. Il y a des gens qui très-mal-à-propos se servent

de poulains de trois ou quatre ans pour cet usage , parce qu'ils paroissent avoir pris leur croissance ; mais c'est un abus que l'avarice a introduit dans quelques provinces d'où il sortoit autrefois d'excellens chevaux ; car il n'est pas possible que dans un âge si tendre ils puissent engendrer des chevaux vigoureux , puisque n'ayant pas encore changé toutes leurs dents , ni jeté entièrement la gourme , leur sang ne peut être purifié , ni leur tempérament affermi.

Lorsqu'un étalon a été ménagé , et n'a point fait d'effort , il peut servir dans un haras jusqu'à vingt et même vingt-cinq ans ; il vaut pourtant mieux le réformer vers la seizième ou dix-huitième année ; car passé cet âge-là , ses ressorts n'ayant plus la même vigueur , ses forces et son brillant commencent à déchoir , et le poulain doit se sentir de cette foiblesse.

A l'égard d'une jument , on peut la faire couvrir à l'âge de quatre à cinq ans , car les femelles , dans toutes les espèces d'animaux , sont plus avancées que les mâles ; et il faut aussi par la même raison la retirer du haras vers la quatorzième ou quinzième année.

*La quantité de jumens qu'un étalon peut servir.*

Un bon étalon pourroit absolument fournir à une vingtaine de jumens , mais il ne faut pas se laisser tromper par l'ardeur qu'il fait paroître pour multiplier son espèce. Dans les haras considérables , on n'a coutume de donner à un étalon que dix ou douze jumens , parce que devant renouveler plusieurs fois l'accouplement à chacune jusqu'à ce qu'on jugé qu'elles soient pleines , un plus grand nombre pourroit l'épuiser , ou du moins produiroit des poulains foibles et étiques. On présente

toujours à l'étalon la jument la plus disposée à le souflrir.

Il faut qu'un étalon ait été préparé deux ou trois mois avant la monte. On doit pour cela le nourrir de bonne avoine avec un peu de féveroles mêlées dedans , sur-tout point de foin , ou très-peu , mais beaucoup de paille de froment , le tenir toujours en exercice , le mener deux fois le jour à l'abreuvoir , le promener ensuite environ une heure sans l'échauffer. S'il restoit toujours à l'écurie , il courroit risque de devenir poussif , ou tout au moins gros d'haleine.

*Le temps de la monte.*

La saison pour faire couvrir une jument , est depuis la mi-mars jusqu'à la fin de mai , qui est le temps où elles deviennent ordinairement en chaleur , et cette disposition de nature les rend capables de produire un fruit plus parfait. C'est pour cette raison que , huit ou dix jours avant que de lui présenter l'étalon , on a coutume de lui donner un peu de chenevis , soir et matin , mêlé dans son avoine.

On remarque qu'une jument ne reste pas plus de quinze jours ou trois semaines dans un degré de chaleur convenable ; et c'est à quoi il faut être attentif pour pouvoir profiter de son véritable période , ce qui donne plus ou moins de vertu pour la génération. Il y a beaucoup de jumens qui restent en chaleur une bonne partie de l'année , mais ce sont celles qui n'ont point été couvertes.

La saison pour laquelle on fait couvrir les jumens , au commencement du printemps , n'est pas seulement parce qu'elles sont plus ordinairement en chaleur dans cette saison , mais aussi parce que le poulain aura , par ce moyen , deux étés contre un

hiver. Et , lorsqu'une jument pouline à l'arrière-saison , le poulain qui en vient , est communément foible , parce que le défaut d'herbes fait que la jument ne fournit point de lait assez abondamment , ce qui n'arrive pas lorsqu'elle met bas au printemps.

Il faut qu'une jument soit en bon état , lorsqu'on lui présente l'étalon ; mais , si elle est trop grasse , elle pourroit bien ne pas retenir. Elle doit avoir été nourrie au sec , de même que l'étalon , parce que le vert étant une nourriture molle et froide , ayant moins de substance que le grain et fourrage sec , il seroit à craindre que cela ne causât quelque altération ou foiblesse dans le tempérament du poulain. Elle doit aussi avoir été tenue en exercice , c'est-à-dire , montée , ou employée à quelque usage dont le travail ne soit pas violent , afin qu'elle ne soit pas trop fougueuse aux approches de l'étalon. Ils doivent être l'un et l'autre déferrés du derrière , de peur d'accident.

On donne à l'étalon une nourriture plus forte pendant tout le temps qu'il sert les jumens ; il est bon même , entre l'ordinaire du midi et celui du soir , de lui donner un peu de froment , pour l'échauffer et le rendre plus vigoureux. Mais , s'il avoit coutume de boire excessivement , il faudroit l'en empêcher , parce que la trop grande quantité d'eau le rendroit flasque , et l'empêcheroit de bien digérer les alimens ; d'ailleurs cet excès de boire pourroit le rendre poussif , parce que les chevaux qui boivent beaucoup , mangent aussi excessivement.

#### *Manière de faire couvrir.*

On fait couvrir en main ou dans l'enclos : la manière la plus ordinaire et la plus sûre est de

faire couvrir en main. Pour cela , un homme adroit tient la jument , et deux autres conduisent l'étalon avec de bonnes longues attachées de chaque côté à un caveçon. On peut aussi attacher la jument entre deux piliers.

Sitôt que l'étalon a fait sa fonction , il faut promener la jument , l'espace d'un quart-d'heure , afin qu'elle retienne mieux. Quelques-uns , dans cette vue , lui font jeter un seau d'eau fraîche sous la queue , pour l'empêcher d'uriner.

Il y a des haras où on se sert d'un étalon d'essai , pour voir si la jument est en état. C'est pour l'ordinaire un cheval de peu de conséquence ; et , lorsque la jument est prête à le recevoir , on le retire , et on fait avancer le véritable étalon , qu'on laisse un peu de temps à quelque distance et vis-à-vis de la jument , afin qu'elle le considère.

Ceux qui ne suivent pas la méthode de faire couvrir en main , mettent dans un enclos séparé , dix ou douze jumens , et y introduisent ensuite l'étalon. On l'y laisse quatre ou cinq semaines , qui est à-peu-près le temps qu'il faut pour couvrir lesdites jumens à plusieurs reprises , après lequel temps , on le retire. Il faut le nourrir de bonne avoine , et , dans l'intervalle de son ordinaire , lui donner , une fois le jour , une petite mesure de froment mêlé avec un peu de féveroles , pour l'échauffer et lui donner plus de courage.

On remarque qu'une jument a retenu ou non , lorsqu'on l'a traitée trois semaines après avoir été couverte , on lui présente l'étalon , qu'on tient éloigné d'elle environ à quinze pas. Si elle vient à lui , c'est un signe que prouve qu'elle est encore en chaleur , et qu'elle pourroit bien n'être pas pleine. On fait aussi l'expérience ordinaire , qui est de lui verser de l'eau froide dans les oreilles , et si elle

se secoue rudement, on peut conclure qu'elle n'est pas pleine; alors on la fait recouvrir par un autre étalon. Il y a des gens qui, mal-à-propos, font saigner la jument de la veine du cou, positivement dans le temps que l'étalon fait sa fonction, prétendant que cette opération la fera concevoir indubitablement, ce qui, au rapport des habiles médecins et anatomistes, est plus dangereux qu'utile pour la conception.

Une autre erreur, qui n'est pas moins considérable, c'est de croire que, si le temps est beau et sercin dans le temps que la jument conçoit, le poulain en sera plus beau; qu'au contraire, s'il est pluvieux, venteux ou orageux, il sera défectueux et vicieux; d'autres ajoutent qu'il faut faire couvrir la jument depuis le 4 de la lune jusqu'à son plein. Tous ces anciens préjugés sont absurdes et imaginaires.

On prétend qu'une jument qui a avorté, produit dans la suite des poulains de peu de valeur, et qu'elle n'est par conséquent plus propre dans un haras. Il se trouve aussi des jumens qui sont deux ou trois ans sans porter. Elles sont absolument inutiles; car la dépense de l'entretien excéderoit le prix qu'on retireroit du poulain qui en proviendrait, et il seroit à craindre qu'elle ne fût encore autant de temps à en donner un autre.

Lorsque le ventre d'une jument pleine commence à s'appesantir, il faut la séparer d'avec celles qui ne le sont point; parce que celles-ci, étant plus légères et plus gaies, pourroient, en ruant, faire avorter celles qui sont pleines.

*Le temps où la jument met bas.*

Une cavale porte ordinairement onze mois et quelques jours, quelquefois douze; le terme n'est

point fixé; et c'est un abus que de compter les années des cavales pour décider du jour qu'elles mettent bas.

Si la jument a de la peine à jeter son poulain, on lui fait prendre de la poudre cordiale, ou de la thériaque dans du vin, pour l'aider et lui donner de la force. L'huile d'olive et la fleur de soufre sont bonnes aussi pour cela. D'autres versent dans les naseaux, du vin bouilli avec du fenouil et de l'huile d'olive, ce qui les faisant ébrouer fortement, peut pousser le poulain dehors; quelquefois même, en lui serrant simplement les naseaux, l'effort qu'elle fait pour reprendre haleine la pourra faire pouliner.

Lorsqu'il arrive qu'une jument est prête à jeter son poulain, dans le temps qu'on met les autres à l'herbe, il ne faut pas l'y mettre qu'elle ne soit rétablie et son poulain fortifié. On doit la tenir quelque temps à l'écurie, lui donnant de bonne nourriture pour la raffermir de son travail, et pour mettre son poulain en état de la suivre au pâturage.

Si le poulain est mort dans le ventre de la mère, ce qui se connoît lorsque, les derniers jours de son terme, et même auparavant, en mettant le plat de la main sur le flanc de la jument, on ne sent plus remuer son fruit; lequel accident arrive par chute, coup de pied, ou effort extraordinaire; il faut alors, pour conserver la jument, prendre une pinte de lait de jument, d'ânesse, ou de chèvre, une pinte d'huile d'olive, trois chopines de lessive forte, et une chopine de jus d'oignon blanc, faire bouillir le tout ensemble, et le faire avaler en deux fois à la jument, en laissant deux heures d'intervalle d'une prise à l'autre.

Si ce remède n'a point d'effet, il faut qu'une

personne adroite, après s'être bien huilé la main et le bras, tâche de tirer le poulain, en entier ou par pièces; ou si la tête se présente, on attache une grosse ficelle au menton, en forme de nœud coulant, ce qui aide beaucoup à le tirer.

Il arrive quelquefois aussi que le poulain, sans être mort, se présente de travers (c'est toujours du côté de la tête qu'il doit se présenter); il faut dans ce cas se servir de la main et du bras, de la même façon qu'on vient de le dire, afin de le tourner du sens qu'il doit se présenter.

C'est l'usage de faire recouvrir la jument huit ou dix jours après qu'elle a pouliné, afin que la saison ne se trouve pas trop avancée. Cela se pratique dans les haras où l'on veut mettre tout à profit; mais si quelque seigneur curieux en chevaux superbes, veut en faire la dépense, il ne faut faire couvrir chaque jument que lorsque son poulain sera sevré, c'est-à-dire, ne lui donner l'étalon qu'un an après qu'elle aura pouliné. Par cette méthode, une jument ne produira qu'un poulain tous les deux ans, mais il sera infiniment plus beau et plus vigoureux que s'il tetoit sa mère étant pleine.

Il y a des auteurs qui prétendent que la membrane dans laquelle est enveloppé le poulain en venant au monde, étant desséchée et mise en poudre, est un remède excellent pour la toux des jeunes poulains qui tetent, en leur en donnant une bonne pincée mêlée dans du lait. D'autres assurent que le poumon d'un jeune renard, aussi mis en poudre, fait le même effet, non-seulement pour les poulains, mais pour les chevaux de tout âge.

*De la manière d'élever les poulains jusqu'à ce qu'ils soient en état de rendre service.*

*Dans quel temps il faut les sevrer.*

Les poulains ne doivent teter que six ou sept mois; car l'expérience fait voir que ceux qui tetent jusqu'à dix ou onze mois, quoiqu'ils aient plus de chair et une taille plus avantageuse, ne valent pas ceux qu'on sevré plutôt. Les derniers ayant été nourris d'abord avec des alimens secs et chauds, leur taille devient plus dégagée, leur sang plus vif, et leur tempérament plus vigoureux qu'à ceux qui tetent plus long-temps.

Lorsqu'on les sevré, il faut les mettre dans une écurie bien nette, avec de bonne litière fraîche nuit et jour, ayant soin de nettoyer leur écurie deux fois le jour pour les tenir propres. On ne les attache point qu'ils n'aient trente mois, et il ne faut pas les panser de la main avant ce temps, parce que leurs muscles et leurs ossemens étant encore trop tendres, on les empêche-oit de profiter. Si la mangeoire et le râtelier étoient trop élevés, cela les obligeroit de lever la tête trop haut, et pourroit leur donner un tour d'encolure fausse et renversée. Lorsque le temps est beau, on leur fait prendre l'air dans quelque endroit fermé, où il n'y a aucun embarras, soit de pierre ou de bois, ni aucun trou, ou autres choses semblables qui puissent les estomper.

On les nourrit d'avoine ou d'orge moulue mêlée avec du son, soir et matin. On peut aussi leur donner un peu de foin, pourvu que ce soit du plus

fin. Cette nourriture, dont la quantité doit être proportionnée à leur âge, les fait boire, leur donne du corps, des forces et du nerf. On leur retranche au printemps cette nourriture, pour les mettre à l'herbe, lorsqu'elle est devenue assez grande, car lorsqu'elle est nouvelle et trop tendre, elle lâche le ventre, et peut par conséquent affaiblir un poulain, et même le faire mourir.

Lorsque les poulains ont atteint l'âge de trente mois, il faut alors les traiter avec encore plus d'attention, leur donnant un licou, les attachant dans des places séparées, les nettoyant, les pansant de la main, et les couvrant comme les autres chevaux d'âge plus avancé. Si avant cet âge on leur donnoit à manger le grain tout entier, les dents et les jointures de la ganache étant encore trop tendres pour moudre le grain sec, les efforts qu'ils feroient en mâchant, pourroient leur attirer des fluxions sur les yeux. Le grain sec, donné trop tôt à un poulain, produit encore un autre mauvais effet, qui est de lui user les dents, et de le faire paroître plus âgé qu'il n'est.

Il faut tondre la queue des poulains d'un an, afin qu'elle revienne plus touffue et plus forte, et par conséquent plus belle; on peut même la tondre deux ou trois fois, c'est-à-dire, tous les six mois, elle en sera plus belle et plus épaisse, et les crins plus forts pour résister au peigne.

On doit bien se donner de garde de mêler les poulains mâles d'un an et demi ou deux ans, avec les poulines du même âge, non plus qu'avec les autres cavales du haras, parce que commençant à se sentir alors, ils s'amuseroient avec les jeunes poulines, et au lieu de profiter, ils dépéreroient. Pour éviter cet inconvénient, on met les jeunes cavales de deux ans avec leurs mères, et les pou-

lains du même âge, avec ceux de trois ou quatre ans.

On retire les poulains à la saint Martin, pour les remettre à l'écurie, où on leur donne une nourriture convenable et proportionnée à leur âge, comme on vient de l'expliquer ci-dessus; et afin qu'ils deviennent beaux, fermes et vigoureux, on ne les remet plus au pâturage lorsqu'ils ont atteint l'âge de trois ans. A l'égard des jumens, on peut les y laisser jusqu'à leur quatrième année accomplie.

Soleysel donne un remède pour fortifier les jambes des poulains lorsqu'elles sont menues; il l'assure excellent. C'est de prendre une livre d'huile d'olive, un quarteron de sel de verre bien pilé, demi-once de sang-dragon, quatre onces de castoreum bien sec; il faut y ajouter une pinte d'esprit-de-vin, laisser reposer le tout à froid l'espace de douze heures, y ajouter ensuite une pinte de fort vinaigre, autant d'urine d'homme qui boive son vin pur, faire bouillir le tout pendant une heure. De ce bain fort chaud il faut en frotter les jambes depuis l'épaule et depuis le grasset jusqu'à la couronne, frottant vivement avec la main à rebrousse-poil, l'espace d'un quart d'heure, deux fois par jour, pendant huit ou dix jours. Ce remède se fait quelque temps avant que de monter un poulain, ou bien on le fait deux fois l'année, l'une au printemps, l'autre en automne, jusqu'à quatre ans et demi.

*De la manière dont on apprivoise les poulains pour les rendre dociles.*

Il est ainsi dit dans le chapitre second de la seconde partie, que la docilité étoit une des principales qualités que tout cheval doit avoir, et qu'il falloit employer toute la patience, toute l'adresse

et toute l'industrie imaginables, pour rendre les jeunes chevaux doux, familiers et amis de l'homme.

Quoiqu'on ne doive se servir d'un cheval de selle qu'à cinq ans, parce qu'avant cet âge il est trop foible pour soutenir la fatigue, il faut cependant commencer dès l'âge de trois ans ou trois ans et demi à l'appriivoiser. Voici comme on s'y prend : on l'accoutume d'abord à souffrir sur le dos une selle légère, avec des sangles qui ne lui pressent point le ventre, et une croupière qui ne soit pas trop courte; on le laisse ainsi sellé deux ou trois heures par jour. On l'accoutume de même à souffrir qu'on lui mette le bridon dans la bouche, car il ne faut point de bride dans les commencemens pour les jeunes chevaux. On lui lève tous les jours les quatre jambes, et avec un bâton on frappe le dessous du pied, comme si on vouloit le ferrer.

Lorsqu'il sera accoutumé à souffrir le bridon et la selle dans l'écurie, il faudra dans le même endroit faire monter dessus et descendre un homme léger, le cheval restant en place, afin de le rendre doux au montoir.

On le fera trotter de deux jours l'un à la longe, avec un caveçon sur le nez, sans être monté, et sur un terrain uni. Lorsqu'il tournera facilement aux deux mains, qu'il viendra facilement de chaque reprise, proche de celui qui tient la longe, il faudra dans la même place le monter et le descendre sans le faire marcher, jusqu'à ce qu'il ait quatre ans; alors on le fera marcher au pas et au trot, quelquefois à la longe, quelquefois en liberté, selon qu'il obéira, et sur-tout à de petites reprises. Avec ces précautions on viendra à bout de toutes sortes de poulains, quelque farouches qu'ils soient d'abord, et jamais en s'y prenant de cette façon, ils ne deviennent rétifs, ni ramingues, ni difficiles

à ferrer, à seller, à brider et à monter, toutes choses essentielles pour la docilité.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la manière de commencer les jeunes chevaux, parce que ce ne seroit qu'une répétition de ce que nous avons déjà dit dans la deuxième partie de cet ouvrage, où l'on trouvera toutes les leçons qui regardent la manière d'acheminer les jeunes chevaux, et les principes qu'il faut suivre pour les dresser aux usages auxquels on les destine.

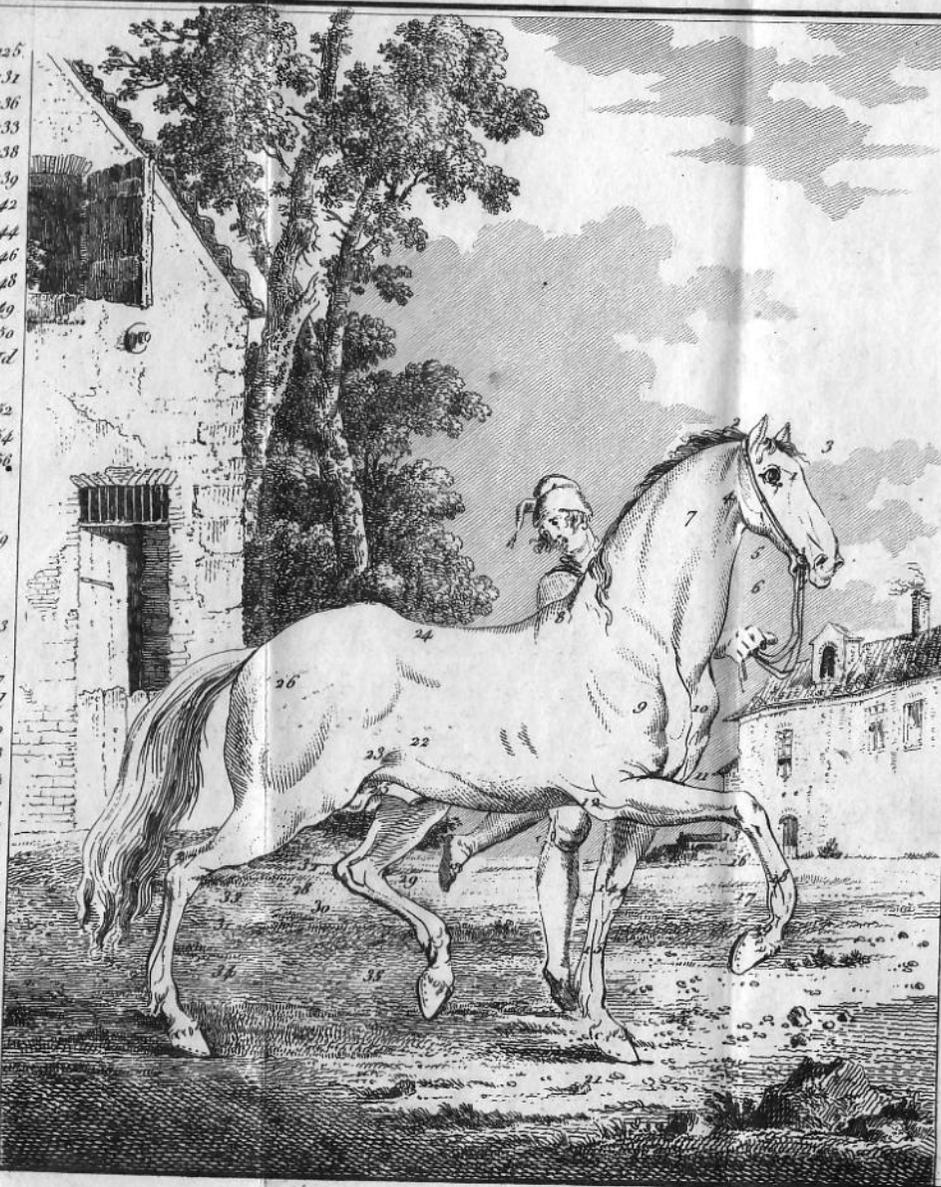
F I N.

---

# MALADIES DU CHEVAL.

## Maladies du Corps.

Fievre . . . . .	126
Farcin . . . . .	131
Courbature . . . . .	136
22. Pousse . . . . .	133
Toux . . . . .	138
Grasfondure . . . . .	139
Flux de ventre . . . . .	142
Vers . . . . .	144
Jaurisse . . . . .	146
Tranchées . . . . .	148
Retention d'urine . . . . .	149
23. Fortrature . . . . .	150
Cheval maigre, dégouté . . . . .	Id
24. Blessure sous la Selle, sur . . . . .	
les Bagnons, Cors . . . . .	152
Effort des reins . . . . .	154
Gale . . . . .	156
25. Enflure de bourses sous . . . . .	
le ventre, et autres en- . . . . .	
flûtes . . . . .	159
Maladies de l'Arriere-main	
26. Cheval époiné, chanché, . . . . .	
Effort du jarret . . . . .	163
Fondement qui tombe . . . . .	167
Chute de Membre, matrice . . . . .	Id
Hernies . . . . .	170
27. Vessignon . . . . .	173
28. Courbe . . . . .	174
29. Varié . . . . .	177
30. Eparvin . . . . .	178
31. Jardon . . . . .	182
32. Capelet . . . . .	183
33. Solandres . . . . .	185
Queues de rat . . . . .	186
Eaux des jambes . . . . .	187
Mules traversières . . . . .	190
Poireaux, Versues . . . . .	193
Fic . . . . .	196



## Maladies de l'Avant-main.

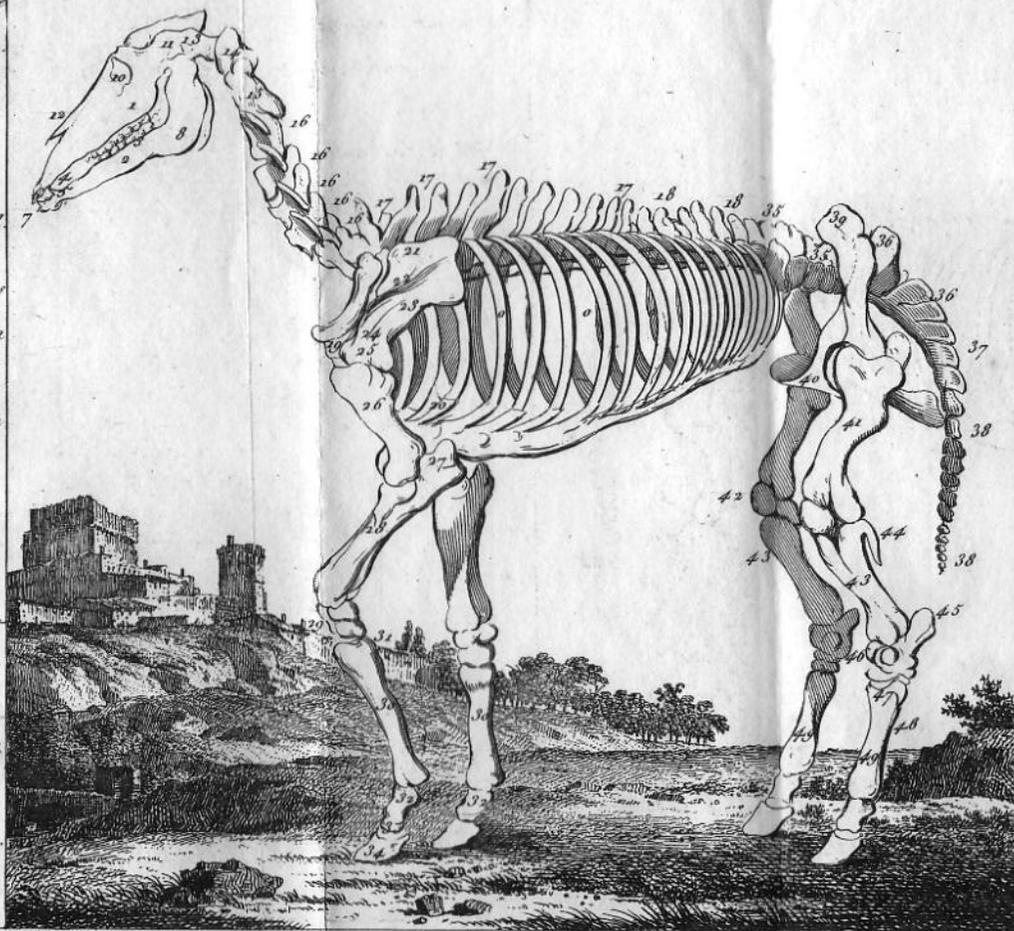
Mal de Tête . . . . .	26
Feu . . . . .	27
1. Vertigo . . . . .	62
Mal de tête de contagion . . . . .	30
2. Mal de taupe . . . . .	63
3. Fluxion, coup sur l'œil . . . . .	33
Lunatique . . . . .	35
Dragon . . . . .	37
Tuc . . . . .	38
Onglet . . . . .	Id
4. Etrangillon, ou Esquinancie . . . . .	39
Aïves . . . . .	41
Courme, fausse Courme . . . . .	43
Rhume, Morfondement . . . . .	49
Morve . . . . .	50
Barbillons Lampas . . . . .	53
Surdents . . . . .	54
6. Barres et langue blessées . . . . .	55
Pincanese . . . . .	57
Tic . . . . .	Id
7. Mal de Corf . . . . .	58
8. Tumeurs, blessé sur le garot . . . . .	61
9. Effort d'épaule, faux Ecart . . . . .	66
10. Avant-cœur . . . . .	70
11. Ecorché entre les ars . . . . .	Id
12. Loupe . . . . .	71
13. Malandres . . . . .	73
14. Effort du genou . . . . .	82
15. Surrs, Fusses, Oscelet . . . . .	74
16. Nœufure . . . . .	77
17. Jambes foulées usées . . . . .	82
Entorse, Memarchure . . . . .	79
18. Blessures sur le boulet . . . . .	85
Molettes ganglion . . . . .	Id
19. Enchevêtre . . . . .	95
Javar, atteinte . . . . .	89
Forme . . . . .	88
Crapaudine . . . . .	101
20. Peignes, grapes . . . . .	103
Matière souflée au poil . . . . .	105
Fourbure . . . . .	95
Méchans pieds . . . . .	105
Encastelure . . . . .	106
Ognons dans les Pieds . . . . .	110
Dessolé de nouveau . . . . .	Id
Bleime . . . . .	111
21. Seyme . . . . .	112
Solbature . . . . .	115
Pieds douloureux . . . . .	Id
Etonnement de Sabot . . . . .	116
Teigne . . . . .	117
Enclouure . . . . .	118

Os de l'Avant-main  
et du Corps

1. Machoire Supérieure .
2. Machoire Inférieure .
3. Dents Machelières .
4. Crochets .
5. Coins de la Machoire Inférieure .
6. Moyennes de la Machoire Inférieure .
7. Ponces de la Machoire Inférieure .
- N<sup>o</sup> Les dents de la Sup<sup>re</sup> sont brisées .
8. Portion de la Machoire Inférieure que l'on nomme os de la ganache .
9. Condyle de la Machoire .
10. Fosse, ou Orbite de l'œil .
11. Le zigoma .
12. Poines du Nez .
13. Tête ou condyle de l'occiput .
14. Atlas, ou 1<sup>re</sup> Vertebre .
15. Le Pivot, ou la 2<sup>e</sup> Vertebre du col .
16. Les 5 autres Vertebres du col .
17. Les 12 Vertebres du garot .
18. Les 6 Vertebres qui achèvent le dos .
000. Les Côtes .
19. L'os de la poitrine, ou le Sternum .
20. Coudes, ou angles formés par la jonction des Côtes et de leurs appendices cartilagineux, qui unissent les Côtes au Sternum .
21. 22. L'omoplate, la palette, ou le paleron .
21. La cavité susépineuse .
22. L'épine de l'omoplate .
23. La cavité sousépineuse .
24. Le Col de l'omoplate .
25. La tête dans laquelle est une cavité où roule la tête de l'humérus .
26. L'humérus ou le Bras proprement dit .
27. 28. L'avant-bras .
27. Le Coude, où l'os Cubital .
28. Le Rayon. Ces 2 os sont soudés ensemble .
29. Les os du genou .
30. Le Canon .
31. L'une des 2 Epines du Canon .
32. L'os du pâturon .
33. L'os de la Couronne .
34. Le petit pied, ou le Royau .

# LE SQUELETTE DU CHEVAL

*Dessiné d'après celui de l'Académie des Sciences.*



Os de l'Arrière-main

35. Six Vertebres des lombes ou Reins, qu'on appelle communément le Rognon .
36. Cinq ou six Vertebres assises ensemble, qu'on appelle l'os Sacrum .
37. Fin de l'os sacrum et le commencement de la queue . Ces Vertebres ont peu de jeu .
38. Les os de la queue, qui jouent beaucoup plus librement .
39. Les os des yles, ou du Bassin .
40. Os Pubis .
41. Femur .
42. Rotule. C'est ce qu'on appelle le grasset .
43. L'os de la cuisse ou Tibia .
44. Os peroné .
45. Os du jarret .
46. Os de la Poutie .
47. Quatre autres os du jarret .
48. Epine du Canon .
49. Le Canon. &c .